

# CHINGUDY

## 1913-1930

(Un peu de ce qui fut)



Jean PAGUESSORHAYE

**Jean PAGUESSORHAYE**

**CHINGUDY**

**1913-1930**

**(Un peu de ce qui fut)**

Préface de Pierre L. THILLAUD

**Édition OROITZA**

**2014**

**Maquette : N. BUTORI**

**Photos : A. DARGELOS, M. FAGET, M. HARAMBOURE,  
Famille ORONoz**

**Illustrations (C.P.) : collection PLT**

**Impression : CAP Diffusion et EPEL Industrie Graphique  
(Hendaye)**

# Préface

Jean Paguessorhaye est né le 19 juin 1913, voilà très exactement 100 ans, au 49, rue du Port à Hendaye. Rue du Port, axe majeur de Hendaye dès 1450, bien avant sa création comme paroisse autonome en 1654. Hendaye est alors une ville neuve, une sorte de comptoir commercial du Labourd tout entier dévolu au transit marchand entre l'Espagne et la France. A cet effet, elle se trouve essentiellement peuplée de commerçants venus de Gascogne, du Béarn et de bien au-delà. Quatre cents ans plus tard, la période 1864-1914, marquée par l'arrivée du chemin de fer (1864), l'édification du Sanatorium (1899), la construction du pont routier international (1916), ne fait qu'accentuer le caractère exogène du peuplement hendayais. Hendaye se trouve alors majoritairement peuplée d'employés des compagnies ferroviaires du Midi et del Norte, de l'Assistance Publique des Hôpitaux de Paris et de fonctionnaires de la Douane auxquels viennent se joindre, à la faveur de l'augmentation sensible de la population, l'indispensable personnel de l'Enseignement Public. Une fois encore, tous ou presque sont venus d'ailleurs, des Landes souvent mais également de contrées bien plus lointaines.

La Compagnie du chemin de fer du Midi fut bien la responsable de l'installation vers 1900, à Hendaye, du père de Jean Paguessorhaye, natif des Landes. L'auteur naquit donc rue du Port. Il est sans conteste un « authentique » Hendayais. De fait, il n'existe pas d'Hendayais de souche ; tous sont venus d'ailleurs, certains bien avant les autres mais tous, tout aussitôt - et c'est cela qui leur confère une légitimité – ont été absorbés, intégrés, formatés pour devenir ... chauvins, devenir de véritables Hendayais !

Notre auteur qui n'échappe pas à cette règle, deviendra également instituteur, sans vocation nous dit-il, mais sérieusement et très sincèrement. Cet engagement professionnel, il le vivra en pleine harmonie avec son époque.

Nous sommes en 1930, les écoles normales d'instituteurs sont au cœur d'un intense militantisme politique conduit par le combat pour la laïcité. Celle qui forme Jean Paguessorhaye entre 1929 et 1932, se trouve à Chartres, bien loin de Txingudi. Son directeur, M. Ozouf, beau-frère de Pierre Brossolette, influencera considérablement les convictions et les engagements futurs de l'apprenti instituteur. C'est au cours de cette période de formation qu'il adhère à la SFIO.

Les vingt années qui suivent la fin de la Grande Guerre (1914-1918) sont agitées. La Chambre « Bleu Horizon », élue triomphalement pour redresser une France meurtrie, dépeuplée, éreintée, se retire prestement au profit d'un « Cartel des Gauches » éphémère. Les syndicats et leurs mouvements de grèves ponctuent cette période qui, devenant de plus en plus incertaine après la grande crise financière de 1929, conduit la France au « Front Populaire » et à la déclaration de la Seconde Guerre Mondiale (1939-1945).

Jean Paguessorhaye participe activement à la vie politique de cette période. Successivement instituteur à Lauret, Laurède, Sorde l'Abbaye, Saint-Cricq du Gave et Tarnos, il est révoqué avec son épouse en 1943, sur ordre de Vichy, pour avoir refusé de faire chanter à ses élèves : « Maréchal nous voilà ». Résistant, agent de liaison du groupe Pouillon-Orthez-Peyrehorade, membre des FFI Libération Nord, il est arrêté par la Gestapo sur dénonciation en 1944. Emprisonné brièvement à la Villa Chagrin à Bayonne alors que sa femme est internée à la Villa Blanche à Biarritz, il intègre à la Libération le conseil départemental de la Résistance des Landes. A la fin de la guerre, en 1945, il s'engage au PCF qu'il quittera à la suite de l'invasion de la Hongrie par les troupes soviétiques et de la répression sanglante exercée par ces mêmes troupes lors de l'insurrection de Budapest. Il rejoindra ensuite la Convention des Institutions Républicaines.

Réintégré dans le corps des instituteurs, il reprend son enseignement sans jamais toutefois obtenir un poste dans sa très chère ville de Hendaye. Seule la retraite, en 1968, lui autorise ce retour tant désiré à la maison familiale du quartier d'Aizpurdi où il s'éteint le 9 novembre 1985.

C'est durant cette période que Jean Paguessorhayé rédige le souvenir de sa jeunesse passée à Hendaye (1913-1930). Un souvenir marqué par ses convictions d'adulte nécessairement renforcées par les épreuves qu'elles lui valurent. Pour autant, cette vision, cette version rétrospective d'une jeunesse modifiée par une vie d'adulte est extraordinairement attachante. Comment par exemple, ne pas être sensible au récit sincèrement ému de son apprentissage catholique intimement dilué dans un anticléricalisme qui, pour être systématique, n'en est pas moins toujours respectueux des hommes et de leurs idées.

Chaque page est l'objet d'une précision descriptive remarquable et d'une honnêteté intellectuelle au regard de la réalité de la vie hendayaise qui confèrent à l'ouvrage tout entier une formidable valeur de témoignage sur ces années qui furent les plus prodigues en bienfaits pour Hendaye. Têtes couronnées accompagnées de leurs suites nombreuses, Grands d'Espagne comme le marquis d'Alhucemas, bien connu de l'auteur et lié par cousinage à la famille de ma femme, riches familles d'une bourgeoisie issue du commerce comme de l'industrie, investissent et bâtissent le quartier de la Plage. Bains de mer, golf, casino, bals et réceptions dans de luxueuses villas procurent aux commerçants et aux artisans de la ville, de l'ouvrage et des revenus que les employés de la gare, de la douane et du sanatorium, n'étaient pas en mesure de leur fournir. Bien sûr, la crise de 1929, mettra un terme définitif à cette embellie.

Je n'ai point connu Jean Paguessorhayé, je le regrette d'autant plus que souvent il se réfère aux deux petits albums de cartes postales anciennes que j'avais publiés en 1978 et en 1980. Combien d'informations précieuses aurais-je pu recueillir d'une rencontre autour de ces précieuses images du passé ? D'autres circonstances, bien plus personnelles, ne pouvaient que me pousser à dévorer ce très volumineux ouvrage rédigé dans un français choisi, précieux parfois, tout à la gloire de la formation des instituteurs de l'école publique d'avant-guerre. C'est que dans de nombreuses lignes, je retrouvais ma mère, née en 1914, élève comme l'auteur de l'ancienne puis de la nouvelle école laïque et les souvenirs de sa jeunesse hendayaise que des heures durant je récoltais avec gourmandise ; je retrouvais mon oncle, Emile, que l'auteur avait pour compagnon de jeux ; je retrouvais mon grand-père enfin, Léon Lannepouquet, dont le souvenir élogieux rapporté dans quelque chapitre ne pouvait que me faire regretter de ne l'avoir point connu pour être né bien après sa mort en déportation à Dachau (1945).

Pour nous rapporter fidèlement les images et les faits de cette époque, l'ouvrage de Jean Paguessorhayé contribue de manière importante à la connaissance de l'histoire de Hendaye. A ce titre, notre jeune association *Oroïtza, Centre de recherche sur l'histoire de Hendaye*, ne peut qu'être fière d'avoir pris l'initiative d'en assurer la publication à la faveur d'une souscription qui, en à peine plus d'un mois, réunit les 200 souscripteurs nécessaires. Elle remercie Madame Annette Dargelos, fille de l'auteur, de sa confiance dans cette entreprise. Cette réussite, conforte le bien-fondé de notre action qui vise à mieux connaître et, plus encore, à mieux faire connaître à tous les Hendayais l'histoire si originale de leur ville.

1913-2013. Le plaisir pris à lire et à préfacer « *Chingudy, un peu de ce qui fut (1913-1930)* » et celui que prendront à n'en pas douter, les heureux lecteurs de cet ouvrage, forment très certainement l'expression du plus bel et du plus mérité des hommages rendus au centenaire de la naissance de son auteur.

Hendaye, le 31 décembre 2013

**Pierre Léon Thillaud**  
**Président d'Oroïtza**

## **SOMMAIRE**

### **Pages**

<b>Préambule.....</b>	<b>1 à 3</b>
<b>Chapitre 1 : Hendaye : plusieurs visages, une seule âme.....</b>	<b>4 à 19</b>
<b>Chapitre 2 : Rue du Port .....</b>	<b>20 à 37</b>
<b>Chapitre 3 : Ségrégation à l'étage .....</b>	<b>38 à 41</b>
<b>Chapitre 4 : Concepts phréatiques en résurgence.....</b>	<b>42 à 43</b>
<b>Chapitre 5 : Quand le drame passe au-dessus de la tête .....</b>	<b>44 à 48</b>
<b>Chapitre 6 : Retours .....</b>	<b>49 à 53</b>
<b>Chapitre 7 : Offrande la pierre et du bronze.....</b>	<b>54 à 64</b>
<b>Chapitres 8 et 9 : Ecoles : l'ancêtre, la nouvelle .....</b>	<b>65 à 187</b>
<b>Chapitre 10 : Saint-Vincent.....</b>	<b>188 à 261</b>
<b>Chapitre 11 : De tout pour faire un monde .....</b>	<b>262 à 425</b>
<b>Chapitre 12 : Arts – Spectacles – Communications .....</b>	<b>426 à 527</b>
<b>Chapitre 13 : La vie publique à Hendaye .....</b>	<b>528 à 549</b>
<b>Chapitre 14 : Grande Presse.....</b>	<b>550 à 558</b>
<b>Chapitre 15 : Quand la page se tourne .....</b>	<b>559 à 562</b>





# Chingudy

## Préambule



Chingudy ! Pourquoi un tel titre ? Parce qu'il concerne, on ne peut davantage, Hendaye. Parce que la baie qui porte ce nom constitue l'attrait principal de cette station, blottie au fond du Golfe de Gascogne.

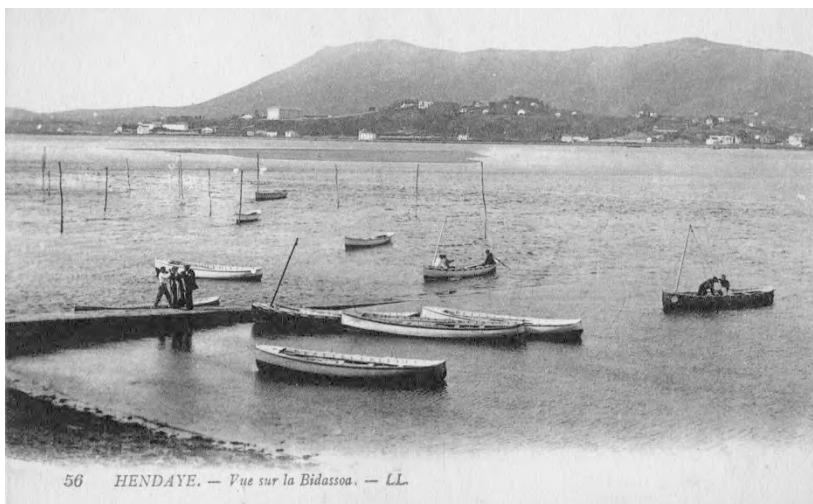
Hendaye... la cité à l'extrême pointe sud-ouest de la France ; cette entité pour les uns, cette conception arbitraire stochastique (relevant du hasard) pour les autres...

En tout cas Hendaye fut bien comprise dans le passé dans la sarabande des tractations, des annexions, des coups fourrés, des traités qui déterminèrent l'hexagone tel que nous le connaissons.

Mais n'allons pas trop avant dans ces considérations qui touchent trop haut ou trop loin.

Trop haut !... De doctes historiens se sont penchés sur Hendaye ; encore que – allez savoir pourquoi- les ouvrages n'aient pas une abondance manifeste ou qu'ils soient peu connus ou bien que leur notoriété ait été affectée par une publicité insuffisante due, peut-être, à une modestie louable certes mais par trop regrettable comme si le sujet ne méritait qu'une pâle révélation.

La Bidassoa dont la Baie de Chingudy constitue l'épanouissement, l'apothéose, la consécration pour les rencontres avec l'immense Océan Atlantique n'a-t-elle pas mérité que l'on fasse grandement référence à elle ?



N'est-ce pas sur elle que fut retenu le mariage entre l'héritier du trône de France –et quel héritier puisqu'il s'agit du futur roi-soleil- et de l'infante d'Espagne ?

1659 : le traité des Pyrénées – l'île des Faisans, sur la Bidassoa, à Béhobie, à la lisière d'Hendaye. C'est sur cet étroit lopin de terre, dépassant de peu la rivière, que fut



conclue l'union de Louis XIV avec Marie-Thérèse. Le renoncement de cette dernière au trône de Madrid était une, des clauses, majeure. Une dot de cinq cent mille écus d'or venait compenser cela. Le diplomate espagnol Luis de Haro au nom de Philippe IV accepta la condition soumise par Mazarin. Ce dernier, cardinal de son état et italien par son origine, ne manquait pas de rouerie. Il avait subodoré les difficultés que rencontrerait le trésor espagnol pour honorer sa promesse financière. De là, à guigner la succession au trône d'Espagne, pour son souverain, en raison du non respect du contrat, il n'y avait pas loin. Il suffisait d'un certain sens prémonitoire. Son éminence Giulio le possédait. Faut-il s'en réjouir surtout si au nom du droit de dévolution, la guerre allait avoir lieu entre les deux nations voisines ?



40 HENDAYE. — Frontière franco-espagnole. — L'Île des Faisans. — LL.

L'île des Faisans connut d'autres rencontres. Cela est certain quels qu'en soient la hauteur, le prétexte, l'importance, la caractéristique. Mais n'insistons pas, outre mesure. N'oublions pas cependant de rappeler que le pré de l'île des Faisans, à la fin du siècle dernier, sans doute, servit de théâtre au duel entre le socialiste Jean Jaurès, l'humaniste Jean Jaurès, le pacifiste Jean Jaurès et le claironnant super-patriote (de salon) Dérouté.

lède. L'issue ne fut funeste pour aucun des adversaires. Jaurès devait succomber lâchement assassiné parce que tenant tête à l'hystérie revancharde et l'auteur des Chants du soldat rendra son âme le plus bêtement du monde : dans son lit. A sa décharge disons que cela (la mort du patriote) eut lieu en 1914. La grande tourmente n'avait pas encore sorti son déploiement d'horreur. Mais qui dit que le bouillant nationaliste serait monté au créneau ? Pourquoi plutôt ne pas le voir rédigeant des ordres du jour, type « Café du Commerce » ou accompagnant Barrès dans la bravoure littéraire, bien à l'abri.

Revenons à Hendaye. A juste titre, la cité s'enorgueillit d'avoir eu comme enfant illustre celui qui connut les satisfécits du souverain, pour ses services éminents, pour ses actions hors du commun, pour les transes qu'il suscita chez l'anglais et qui sur la fin devint un notable local. Il s'agit de Pellot, le grand marin ferrailleur celui qui était de la lignée des plus grands corsaires. Il y eut d'autres « loups » de mer, fameux, à Hendaye, d'autres découvreurs de terres lointaines. Egalement bon nombre de pêcheurs de gadidés (morues en l'occurrence), de traqueurs de cétacés, montés sur des bateaux qui, de nos jours, feraient frémir, connaissant des conditions matérielles plus qu'insuffisantes, hantèrent durant de longs mois l'Islande et Terre Neuve. Ces « durs » savaient dominer la peur et refouler la nostalgie. Leur histoire a été contée. Peut-être pas avec assez de détails, d'éclat. Mais ces simples n'eurent point la possibilité, de laisser, pour la postérité, les documents écrits ou photographiques, afin de conforter leur souvenir.

D'une liste fournie, nous ne citerons –en associant à l'hommage rendu tous leurs semblables- que les pères Duhart et un rude marin surnommé Chamblan. Les premiers, nous les évoquerons par amitié pour une de leur descendante, une retraitée de l'enseignement, qui avec une piété toute filiale, nous a plusieurs fois narré leurs exploits, une verve admirative à l'appui. Quant au second disons que plusieurs de ses petits-fils furent de nos compagnons d'enfance. Duhart, Chamblan vivaient au siècle dernier. Le grand voile du grand oubli, cette seconde mort, n'est pas encore tombé sur eux.

Trop loin !... Des géographes, des géologues se sont penchés sur la terre hendayaise, sur les mille et mille convulsions, érosions, actions diverses qui ont abouti au cadre qui subsiste encore, orné de vert et de bleu, protégé contre les « coups de chien », béni des dieux puisque jouissant durant toute l'année d'une douceur de l'air qui fait le plaisir d'y vivre.

Trop loin !... Les ethnologues, n'ont pas manqué, qui se sont penchés sur le cas des basques d'origine mais aussi sur les apports nombreux, différents, marquants pour les uns, de peu d'influence pour les autres : ibères, wisigoths, romains, et nous en passons. Et cela bien avant que la douane ou le chemin de fer viennent déposer leurs strates de gascons ou de nordiques (ceux d'au-delà de la... Garonne) sur la couche originelle, fondamentale.

Non, notre intention est d'une autre nature. Moins ambitieuse ! Trop peu munis pour compiler les textes, peu disposés pour une chasse difficile et incertaine, peu préparés à l'exégèse, à l'examen doctoral du document, nous ne cherchons point les hauts sommets réservés à une rare élite. Ce que nous voulons, en souvenir de notre jeunesse heureuse, passée sous le regard du Jaizquibel, c'est, grâce à l'anecdote, montrer quelques aspects de la vie hendayaise depuis l'année qui a précédé la grande hécatombe de 14-18 jusqu'à 1930, juste au moment où le ciel commence à s'alourdir, à nouveau, de nuages menaçants. Deux décennies. C'est peu. Mais c'est beaucoup quand le livre n'a pas de page blanche ; quand le fertile événement change sans cesse, quand chaque jour apporte son pesant d'autre chose, quand on sait rire de rien, de tout ; naturellement, parce que cela fait du bien, parce que cela participe de la vie en commun, de l'échange amical, soutenu, entre gens que rien ne presse ; et quand hélas ! on pleure, on souffre, jamais en solitaire, car si la joie est communautaire, le deuil, l'affliction ne le sont pas moins.

L'anecdote touche par son côté insolite, familial, original, à la façon qu'ont les êtres de se comporter, de penser, de raisonner. N'est-ce point là aborder l'histoire sans bréviaire scientifique, sans langage savant ? N'est-ce point là l'essence même de l'histoire ? N'y aurait-il que les hauts faits qui comptent ? Alors l'étude, la relation, l'intérêt seraient réduits, car ils sont rares et pour le moins épisodiques. Mais la petite histoire ne supporte-t-elle pas la grande ? Ne la porte-t-elle pas ? Ne l'explique-t-elle pas ? N'en est-elle pas la démonstration, l'enjolivement ? Et le répondant ?

Allons ; il ne saurait y avoir d'histoire au rabais ; et celle des gens simples vaut bien celles des huppés, souvent gonflée, souvent falsifiée, souvent frelatée, souvent sans sel.

Nous garantissons que tout ce qui va suivre est, quant au fond, rigoureusement authentique. Cela a eu lieu. Les acteurs ont existé. Certains demeurent encore parmi les vivants. Peu hélas ! La Parque a frappé. Le plus grand nombre de nos héros gît, en toute simplicité précisément, au bord de Chingudy ; les autres ont été par manque de place, confiés à la colline d'où la vue est d'ailleurs splendide sur la montagne pyrénéenne à son déclin et sur la plantureuse vallée espagnole. Il faut dire que le triptyque –mer, plaine, montagne- constitue le lot de choix d'Hendaye.

Nous y reviendrons à l'occasion de courts récits... peut-être un peu hachés et à la filiation peu assurée mais en apparence seulement. Mais tous sont de la pure veine hendayaise. De l'Hendaye d'il y a cinquante ans. De cet Hendaye différent, du carrefour international actuel. Du vieil Hendaye où tout le monde se connaissait et en dépit de quelques sautes d'humeur s'appréciait, heureux de partager une sage existence, sans prétention et partant sans nuage.

# I. HENDAYE : plusieurs visages, une seule âme

## La ville

« Je monte en ville ». Soumettez cette expression « conjugative » à toutes les variations de la personne et vous aurez ce que l'on entendait, fréquemment, à Hendaye, dans la rue, entre les années vingt et trente. Bien au-delà, d'ailleurs. Et c'est naturel. Soyons clairs. Il ne s'agissait point de gravir l'Annapurna pour atteindre une importante agglomération. Non ! Mais le centre, le cerveau hendayais, l'essentiel se trouvaient alors sur un plat, assez relatif cependant, où menaient plusieurs chemins en déclivité. C'était le bourg... là où se trouve Hendaye ville. Avec une autre physionomie. La satanée mais indispensable automobile a changé bien des comportements, obvié à des séparations, comblé des vides entre parties différentes, contribué au collage afin que tout se présente comme une suite ininterrompue. Et un souci de moderne transformation n'a rien arrangé. Nous sommes plusieurs à regretter certains outrages. Du haut de la butte, le Bourg tranchait sur trois quartiers, nettement séparés, et avaient leurs particularités, bien à eux.



Le plus proche, le Bas-Quartier, accolé à la colline, touchait à une anse de la Baie de Chingudy. Plus loin, celui de la Plage, suivait la grève marine en totalité puis se perdait dans les serres montantes. Les maisons y étaient fort dispersées. Bâtir en continuité n'était point le souci dominant de l'époque. Une concentration, au milieu, réservée aux riches et le restant se perdait dans les dunes où il ne fallait pas produire un grand effort pour cueillir l'œillet sauvage

voisin du rustique et piquant chardon. Une vaste étendue sablonneuse allait du point de rencontre de l'Océan et de la Bidassoa jusqu'aux falaises d'où s'étaient détachés deux orphelins : les Jumeaux.

L'autre quartier, à l'opposé s'avérait d'une autre densité, bénéficiant d'un apport double, celui du chemin de fer et celui procuré par le proche voisinage de l'Espagne.

Montons donc en ville... au centre... Gagnons la Place... le lieu de rassemblement public par excellence.

C'est là que s'est établi le plus fort du commerce local. Celui de tous les jours, le sédentaire. Egalement, deux fois par semaine, sur les allées qui mènent au kiosque, le négoce forain.

Qu'ils étaient attendus ces mercredis et ces samedis où des vendeurs non autochtones, mais connus à la longue et devenus des figures familières, offraient sur



leurs tréteaux fragiles et démontables les marchandises les plus variées : articles de bazar, bibelots perdus dans la sciure, article pour s'habiller et se chausser. Mais pour l'enfant, point encore rassasié par une société qui n'était pas de consommation déréglée et aberrante, les monceaux de bonbons multicolores, les plateaux de pâtisseries saupoudrées à foison, retenaient toute son attention portée à la convoitise. Mais là ne se bornaient point les prérogatives de ce qui était bien le lieu d'où tout partait, où tout prenait et où tout convergeait.



Celui de la religion avec l'Eglise Saint-Vincent où rares étaient les Hendayais qui n'y passaient, soit pour le premier sacrement, soit pour l'union devant Dieu, soit pour le dernier encens.

Celui de l'Administration locale avec ce qui, déjà à l'époque constituait pour le citoyen le nœud vital, c'est-à-dire la Mairie. Un peu plus bas, la Poste, tout simplement la Poste. On

n'avait pas encore songé à user de ce mot au pluriel ni à l'affubler du pompeux adjuvant hôtel.

Celui de la vie intellectuelle ou pour viser moins haut de l'école, de l'officielle, de la laïque, un peu à l'étroit dans deux bâtiments, à la commodité discutable. En un sens les filles se trouvaient favorisées car les classes étaient indépendantes de tout cependant que celles des garçons collaient à la maison commune, s'y inséraient même. Heureusement pour la sérénité des études, les va-et-vient des citoyens-administrés étaient bien limités donc assez peu porteurs de perturbations.

Celui de la fête... Bichincho... Carnaval étaient des solennités fort prisées, aussi attendues avec quelque impatience. Leur cadre ne pouvait être autre que celui de la Place. Ah ! Ces concerts sur le kiosque ; ces bals tout autour ! Quel est le vieil Hendayais qui n'en conserve une douce nostalgie ? Avec quelle sévérité les fidèles au souvenir n'ont-ils pas jugé l'arasement du pavillon surélevé où se produisaient les artistes locaux pour le plaisir de l'ouïe et la joie des danseurs ! La nudité de l'asphalte avec sur les bords des hideux « parcmètres » voilà ce qui reste de ce qui fut l'endroit du rassemblement d'un peuple heureux. Le sacrilège, cependant, n'a pas été poussé à fond. Les arbres séculaires demeurent indemnes. Mais, au fait, la présence de ces nobles vestiges n'apporte-t-elle pas un surcroît d'amertume à ceux qui auraient voulu conserver un tout inviolé !

Celui où l'on trouvait l'essentiel du secours pour la santé, avec les docteurs qui y avaient élu domicile et les trois pharmacies.

Celui du sport ancestral de la pelote basque avec Gaztelu Zahar, son beau fronton à l'air libre, dans cette partie appelée Vieux-Fort où Vauban fit élever des fortifications, pour voir venir l'ennemi et le recevoir sans aménité.

Celui où tout près de ce qui n'est plus que délabrement on se réunissait à l'ombre, là où les mères n'avaient aucune crainte et pouvaient se livrer à d'interminables causeries cependant que leurs progénitures s'ébattaient sur l'herbe sympathique.

Celui du souvenir. Toujours dans ce Vieux-Fort, en surplomb de la Baie, on a dressé le Monument dont l'obituaire porte, hélas ! une longue liste de victimes hendayaises de l'horrible carnage de 14-18. (Les disparus de 39-45 sont venus compléter un triste nécrologe).

Celui des cafés, des auberges, des hôtels fréquentés toute l'année.

Quand nous aurons signalé que l'embarcadère principal, celui d'où l'on partait en direction de Fontarabie se trouvait à Hendaye-ville, nous aurons presque tout dit concernant cette dernière.



On y usait surtout du français. Un français plus châtié, plus surveillé dans la partie haute –celle où les notables avaient pignon sur rue- que dans le bas où les déformations linguistiques étaient chose courante. Ce qui n'allait pas sans une certaine originalité, une verdeur qui loin de rebuter, faisaient passer de bons moments par les rires qu'elles provoquaient.

## Le Bas-Quartier

Comme dans la chanson, après avoir monté, descendons. Il faut bien sortir, parfois, d'un lieu même si on y trouve l'essentiel. Côté est, le Bas-Quartier jouxte la ville. Pour y parvenir le chemin n'est pas long depuis la Place, soit par la côte, que nous appelions de chez Larrieu, en raison du chai établi sur la pente, soit plus rapidement encore, par des escaliers en pierre, assez raides qui de l'auberge Cadétoun menaient, en ligne directe, face à l'épicerie Tauzia, spécialisée aurait-on juré dans les cornets-surprises qui occupaient l'essentiel de la vitrine-devanture. Les escaliers existent toujours, usés mais pas fatigués de servir.

L'auberge a perdu, depuis fort longtemps, les tenanciers de l'époque et la tentante boutique a disparu.



Le Bas-Quartier constitue en quelque sorte le fond d'une vallée étriquée. Beltzenia en fait partie... C'est le noir d'après l'étymologie euskarienne. Pourquoi un tel qualificatif, juste pour un endroit où la Bidassoa fait une incursion dans une terre, qui partant, ne peut lui être inhospitalière ? Le coin serait-il plus mal famé qu'un autre ? Le soleil s'y montrait-il plus avare et la nuit plus opaque ? La mélancolie y régnerait-elle ? Ou est-ce la proximité du vieux cimetière qui a justifié cet adjectif de tristesse ?

Le Bas-Quartier c'est encore le recoin où l'on refuse la promiscuité ; le repli sur soi comme si l'aspiration ne consistait qu'à vivre autrement, à se comporter d'une façon différente ; le refuge contre la tempête et l'étranger ; plutôt qu'à une mise à l'écart par les gens bien. Ne l'oublions pas, ce lieu populaire demeure celui du marin. Le souvenir de Pellot continue à y être fidèlement honoré. Le franc parler des habitants du quartier, surtout ceux d'origine, la langue dépouillée d'enjolivures rappellent la rue du Port, en ville. Population dont l'intonation fut toujours particulière, population volontiers portée sur la « rouspétance ». Faut-il voir dans tout cela une explication aux votes des « bas-quartériens » qui, en majorité depuis que la chose existe, se sont prononcés pour les « rouges » ? C'est-à-dire qu'ils exprimaient là, et continuent à le faire, le refus de la contrainte du pouvoir civil ou religieux.

C'est, peut-être, au Bas-Quartier que l'on trouvait le nombre le plus élevé des originaux de l'agglomération frontalière. Qui ne connaissait, jadis, et d'abondance le voiturier T... aux poursuites légendaires après d'insolents gamins et le mage V.D... que l'on consultait avec le plus grand sérieux, pour savoir le temps qu'il fera.

Les maisons agglutinées au pied de la colline ont opté pour le genre modeste, comme leurs occupants. En sortait, en piaillant, toute une « fanasse » qui, très jeune, manifestait un goût avéré pour le dépenaillé, pour la liberté des mouvements, pour l'indépendance tout court.

Le domaine d'Aizpurdi, bel ensemble privé, tranchait par son allure de grande maison bourgeoise de belle tenue. Un privilégié qui côtoie le vulgaire, l'ordinaire. En retrait, cependant. Car c'était déjà la campagne, celles des fermes cossues, fièrement campées sur les hauteurs, avec leur toit écarlate, regardant loin, très loin, vers la mer dont le souffle salin venait caresser les façades d'un blanc pur, celle des champs verts, celle des bois qui s'en allaient vers Urrugne, vers la Croix-des-Bouquets.



## La Plage

Pour qui vient d'Hendaye-ville, aujourd'hui, il est assez difficile, voire en partie impossible d'apercevoir la plage, cachée qu'elle est par la colline de Saskoenia (Sasko se dit Chasko) à droite, et, lui faisant suite, par la partie de Baie qui l'incurve pour finir à quelques brasses de Fontarabie, partie où se dressent, sur plusieurs rangs, des villas, des établissements hôteliers ou de loisir qui forment une muraille quasi imperméable. Autrefois, la bâtisse n'avait pas encore envahi, de façon totale, la longue bande littorale. Aussi, de la plate-forme du Vieux-Fort, on distinguait, très nettement, le large liseré de sable et au loin l'immensité de la mer. Ce que l'on a, par contre, toujours aperçu c'est la pointe extrême du Jaizquibel, ainsi que la grève où une importante flottille de pêche trouve abri et repos.



Il fallait arriver au bout ouest de la colline dont nous venons de parler afin que tout s'ouvre. L'immense champ de sable était là, entamé, mais pas outrancièrement par des villas. La plage (4 kms) va du Sanatorium à la pointe de Sokoburu, à quelques brasses de Fontarabie. En 1925, un pont reliant cette dernière à la Pointe fut très sérieusement envisagé. Le 6 septembre 1928, Alphonse XIII posa la première

pierre. Depuis... rien. Manque de munitions. Mésentente avec l'Espagne ou « je m'enfichisme ? » La dune n'était pas rayée de façon nette, totale, inexorable comme cela fut fait par la suite. Hendaye-Plage, plus qu'actuellement, était un lieu bien à part, qui tranchait sur tout le reste par une manifestation de vie saisonnière à laquelle succédaient un mutisme profond, une léthargie souvent proche du néant, un gel manifeste de l'activité.

La Plage du début du siècle semblait réservée en presque totalité à une caste privilégiée, de la haute, de la huppée société qu'elle soit française ou espagnole. Mais ce, l'espace de l'été seulement, du moins pour la présence effective de cette catégorie de —prétendue— qualité. La particule fleurissait et contribuait à donner à cette tranche d'Hendaye un cachet très particulier. Le non plébéien y était également. Il



concernait surtout quelques parvenus de la finance, du négoce ou de la politique, voire même de la littérature. Les titrés de Paris, de la grande ville de province, du château terrien, voisinaient avec les madrilènes : ducs, marquis, dons, de toutes catégories. C'était en quelque sorte, un rendez-vous annuel de la noblesse et de la haute bourgeoisie de deux pays voisins. L'entente était déjà scellée entre gens de la meilleure tradition, de gens faits pour s'entendre. Lorsque viendra la grande tourmente de 36, « tras los montes » ils

serreront les rangs. « L'aristo » français, venu à Hendaye, malgré l'avalanche des « congés payés », aidera moralement et peut-être effectivement le señorito en rébellion contre les autorités légales de son pays, en lutte contre toute aspiration au progrès ; moralement, en confortant l'ibère prudemment demeuré en France. Effectivement, par la finance et en usant de toutes les complicités facilitées par des défaillances par trop évidentes à la frontière.



Mais revenons un peu en arrière. Donc Hendaye-Plage recevait du « beau » monde durant l'été. En 1925, la gare d'Hendaye-Plage est ouverte au public. Mais nulle promiscuité n'était permise à l'époque. Cependant que les estivants « dorés » occupent la partie centrale de la plage et celle qui ouvre sur Chingudy et sur Fontarabie, la « basse classe » doit aller prendre le soleil et « faire trempette » à l'écart, à l'extrémité nord, non loin

du mur de la falaise, parmi les chardons. Encore heureux qu'elle puisse disposer de cabines pour se dévêtir. Des baraques en planche certes ! Pour du luxe, ce n'en était point ! Mais enfin on avait un peu pensé à elle ! Merci pour la sollicitude !

Le pompeux et l'original existaient à Hendaye-Plage.

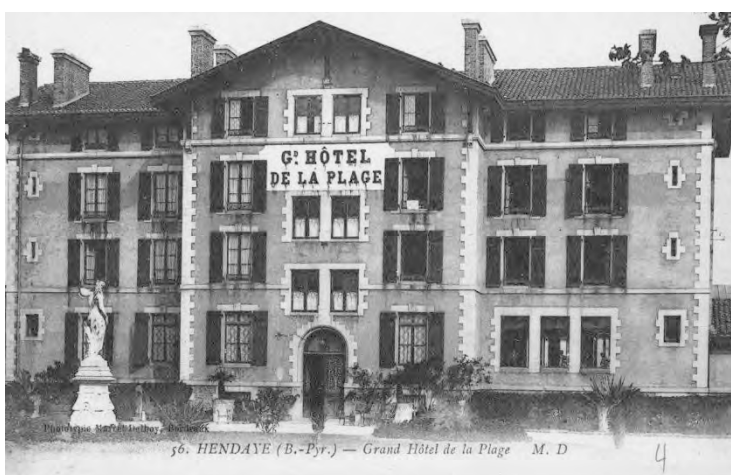
Tout d'abord l'ostentation à l'Eskualduna ; palace remarquable pour l'époque qui attire moins les regards aujourd'hui ; avec ses jardins où les massifs de fleurs rares abondaient au beau milieu d'un gazon toujours impeccablement peigné ; avec l'importance du bâtiment dont la longueur tendait à la démesure ; avec ses étages ; avec ses portes aux tourniquets surprenants et aussi avec ces diabolins drôlement affublés, galonnés en diable, que l'on appelait « grooms » et qui se précipitaient au-



devant du puissant personnage pour lui ouvrir le passage, prévenir le moindre désir et lui faciliter la montée dans l'automobile qui l'attendait. Si l'on voulait se faire une idée de ce qu'était la « bagnole » sentant l'opulence, il suffisait de s'arrêter devant l'Eskualduna et de regarder le parc où séjournait ce que la production d'alors faisait de plus étincelant, de plus robuste également. Le constructeur du premier quart de siècle ne connaissait pas la tôle « feuille de papier à cigarette ». La voiture n'était point vouée à la

« casse » inéluctable après quelques années d'usage. Elle était conçue pour durer. Elle faisait, au demeurant, partie intégrante de la « grande famille ». On la respectait à l'égal d'un membre de la « caste ». Aussi dans la cour de l'Eskualduna on pouvait voir de singuliers infirmiers occupés à soigner d'amour –et sur commande- le précieux véhicule. Tout à l'heure ces pratiquants de « l'étrille » spongieuse se mueront, d'abord en vigiles, presque au garde à vous près du fameux engin, attendant les Maîtres. Qu'ils font sélects et bien dans la nature de l'équipage avec leur tenue spéciale : blouse d'un blanc impeccable à parements bleus, casquette de même teint ! Du tiré à quatre épingles. Lorsque les patrons seront là, il leur prodiguera du « salamec » très obséquieux ; trop voyant pour être vrai. Il prendra place au volant et roule chauffeur pour éblouir les gens du commun contraints à la marche à pied ou au transport collectif. La série était ignorée à l'époque du moins la production à grande multiplication. La création automobile portait sur un nombre modéré voire réduit d'unités. La finition s'en trouvait largement assurée. Des noms de voitures fameux, français et surtout étrangers ; ces derniers à consonances anglo-saxonnes, que l'on répétait comme des mythes, comme quelque chose d'un autre univers, quelque chose d'inaccessible.

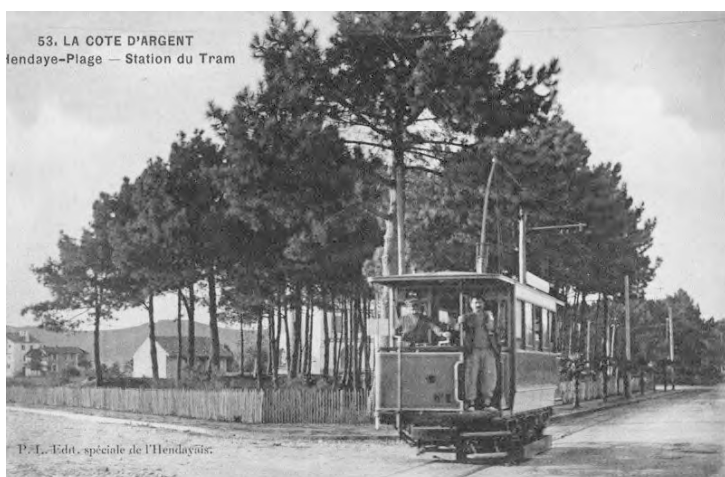
Chef de lignée, l'Eskualduna n'était cependant pas le seul à dépasser un certain niveau. Près de lui, d'autres hôtels offraient leurs services aux nantis. On sentait que l'hôtellerie de choix n'avait pas beaucoup balancé quant à l'emplacement. Le plus près possible de la mer.



Le Casino, lui, attirait l'attention par son originalité, de bon ton ou de mauvais goût, selon l'optique personnelle. Les contempteurs protestent contre l'architecte qui a imaginé un tel ouvrage antagonique avec un cadre point fait pour lui. Nous participons à la critique. Qu'à Tanger, à Agadir, à Alger, à Tunis, on bâtit dans un tel style, rien de plus naturel puisque l'on se trouve en pays mauresque.

Mais qu'on inflige la terrasse plate, monotone, sans couleur au Pays Basque, cela dépasse l'imagination et disons-le outrage le bon goût. Enfin, il faut bien admettre que l'on s'habitue à la longue au corps étranger car le Casino demeure sans transformations cependant que passent les ans. Ce qui a changé, cependant, c'est son caractère propre, la spécificité de son emploi. Il était exclusivement réservé aux fortunés qui venaient y traîner leur superbe, occuper leur platitude oisive, y dissiper ou y gagner des sommes importantes. Cercle très fermé qui n'admettait point l'approche du vulgaire. De nos jours, le

Casino s'est « démocratisé ». La salle de cinéma n'y est pas pour rien. Les temps non plus.



Le brinquebalant, lourd et peu discret tramway déversait par deux fois dans la journée, la marmaille de la Plage, en ville, là où se tenait le foyer scolaire, l'unique établissement public d'enseignement. Le contingent des jeunes « plagiens » n'était pas considérable. L'enfant de la Plage semblait un peu à part. Est-ce un excès de timidité, né du fait de la « terre étrangère » où l'on devait vivre six heures durant, est-ce l'empreinte laissée sur eux, par l'estivant de « haut vol » ? Nous ne le savons

pas. Mais nous avons observé cependant cette curieuse réserve. Qui étaient-ils ces enfants ? Des fils de jardiniers, de concierges, d'employés dans les établissements de cure des bords de la mer ? Ces métiers constituaient l'essentiel des occupations offertes à la Plage. Sur semaine, le quartier vivait au moment de la transhumance écolière et aussi lors de l'arrivée ou de la sortie du personnel du sanatorium de la Ville de Paris où des enfants de la capitale venaient reconstituer leur capital santé. Le sana eut vite un voisin, presque un concurrent le béarnais Nid Marin, haut juché sur un coteau. « Fondé en 1919, par l'Union des Femmes de France de Pau, il s'installa dans une des plus anciennes constructions de la plage : la Roche Verte. Pour enfants anémiés, pâles ou fatigués des villes, convalescents et porteurs de ganglions. » (PL. Thillaud)



« L'insuffisance de Berck amena l'Assistance Publique de Paris à construire en 1897, un établissement à Hendaye. C'est le 15 juin 1899 que les 25 premiers enfants s'installèrent dans les six pavillons du sanatorium de la ville de Paris... De 1904 à 1907, sept pavillons nouveaux, en front de mer, portèrent la capacité de l'Hélio-Marin à 712 lits.

Convalescents, rachitiques, scrofuleux, candidats à la phtisie, des 2 sexes, vinrent profiter des bienfaits des promenades et des longues stations sur la plage durant un séjour de 5 à 6 mois, au rythme de 1 400 par an. Le 6 octobre 1913, René Poincaré, Président de la République, profita d'une halte sur son voyage en Espagne, pour inaugurer, avec quelque retard, l'établissement. A partir de 1920, le sana fut rebaptisé « Asile pour enfants de la ville de Paris ». Depuis 1907, un important service d'orthopédie fonctionnait. Quoiqu'en pensèrent les touristes chagrins, qui, à l'image de Pierre Loti, le trouvaient « envahissant », le sanatorium fut et demeure avec ses quelques 300 emplois, providentiel pour nombre d'habitants désireux de vivre dans leur Hendaye natal. » (PL. Thillaud)



En période non estivale, Hendaye-Plage connaissait une certaine animation le dimanche, surtout en automne et en hiver. Quartier où le plat domine il n'était pas surprenant d'y trouver le terrain d'Ondarraitz, que l'on ne désignait pas encore comme Parc des Sports, où le Stade Hendayais pratiquait le rugby.

En un temps où les spectacles étaient distillés au compte-gouttes, où n'existaient point de reportages auditifs ou visuels, on prisait tout ce qui contribuait à la distraction. Aussi, les touches d'Ondarraitz étaient-elles abondamment garnies de fidèles, de partisans avérés, de connaisseurs. Le tennis, sur courts modestes, se pratiqua de bonne heure à Ondarraitz.

A l'époque, on allait beaucoup à pied. Aussi quelle théorie « d'aficionados » le dimanche après-midi entre la gare et la plage. Une progression descendante d'avant-match, une de remontée dans la joie du succès ou la déconvenue de la défaite.

Le coup de sifflet final avait déjà retenti depuis un bon bout de temps avant que le quartier ne retourne à son silence habituel.

Passé le sanatorium de la ville de Paris, on abordait la campagne cultivée ou stérile. Au haut d'une côte, sur un promontoire, un château celui d'Abbadia qui évoque un temps où le style faisait le monument. Il demeurait pour nous fort énigmatique car difficilement approchable.



L'on savait cependant qu'un Nostradamus en soutane y étudiait la voûte céleste et communiquait avec une érudite compagnie parisienne, le château étant devenu Observatoire National.



Phototypie Marcel-Dalbois, Boffaux  
49. - HENDAYE (B.-P.). - Hostellerie d'Haiçabia. - Réserve d'Hendaye. M. D.

De construction plus récente, moins raffinée, le château d'Haiçabia précédant l'établissement de l'autre côté de la route, qui mettait amplement à profit l'eau de la mer. Je me souviens de la belle fête que fut l'inauguration du fronton, peint en vert, dans le parc de Bordaberry. Beaucoup de monde drainé pour la circonstance. Aubaine pour tous de trouver quelque chose de nouveau dans un secteur qui semblait fort éloigné à l'habitant d'Hendaye-Ville ; et ce au milieu des flonflons de la fête. Enfin

Haiçabia était découvert. Pensez donc ! Quelle nouveauté ! A un peu plus d'une lieue du centre... Quelle distance ! Quel dépaysement à l'âge du surplace ou, à tout le moins, de l'exode rare.

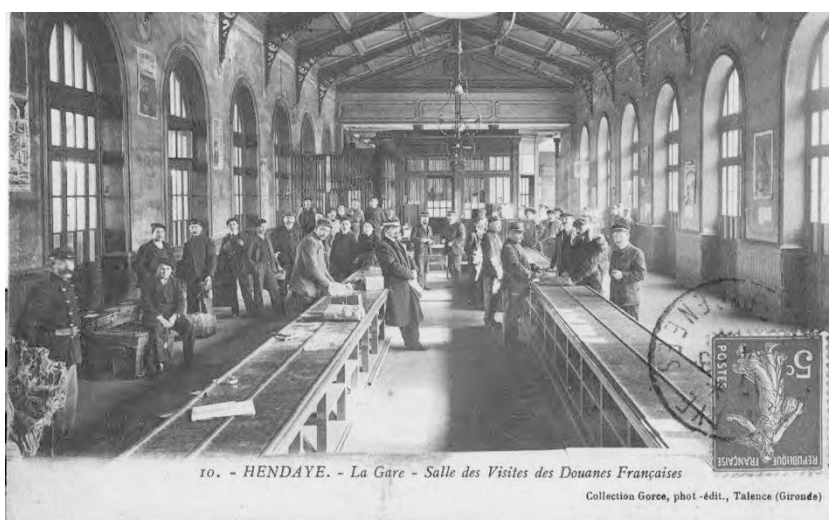
A partir d'Haiçabia et au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la grève c'était la campagne authentique, sur laquelle s'accotait la voisine ; celle qui prenait naissance au quartier bas. La campagne cultivée tout d'abord, porteuse de tout ce que l'embrun salé permet. Le pâturage quant à lui a toujours trouvé là, un endroit favorable. Heureusement pour elle, la campagne ne connaissait pas encore entre 20 et 30, les tourments dus à la construction effrénée, à la famélique utilisation de la parcelle verte pour un retour « snobinard » à la nature. Seules de belles fermes, piquées çà et là, utilisaient au mieux pour se protéger les plis de terrains nombreux dans un secteur où les collines dominant en se séparant souvent. Mais ces fermes n'ont jamais juré dans le décor. Elles n'attendaient à rien. Elles participaient d'un tout aux chatoiements variés ; aux amalgames réussis de tons par essence différents. Après la zone de la charrue, celle des bois, des fourrés, des landes, des lapins sauvages et des champignons par la Glacière jusqu'aux confins de Biriadou et d'Urrugne. Inutile de demander de quel parler on usait à la ferme... du basque, langue respirée dès le berceau et que l'éloignement, la rareté du contact avec l'étranger préservaient dans son intégralité, dans sa priorité comme élément de communication.



## La Gare

Une senteur d'Espagne, un pôle de transit, un point d'arrivée et de départ. Tel était et demeure Hendaye Gare. Dès qu'on l'aborde on est saisi par cet avant-goût de quelque chose de nouveau, de différent et à la limite d'étranger. Il ne faut point pousser très avant pour comprendre que l'on se trouve dans ces passages où, soudain, il est d'importants changements : langue, façon d'aller et venir, manière de s'habiller, de s'interpeller, de causer. Une rivière, pas exagérément large, une simple rivière crée une différence, réelle ou apparente selon l'entendement ; mais de toute manière une disparité qu'il serait vain de nier. Ceci dit, n'oublions cependant pas qu'il y a toujours une sorte d'interpénétration entre Hendaye et Irun. Cela est encore plus remarquable à Hendaye-Gare. Les riverains des deux berges de la Bidassoa, seul obstacle naturel à cet endroit, ont vécu en bonne intelligence du moins pour ceux qui se connaissaient et ils sont nombreux. La malheureuse coupure de plus de dix années quand l'autarcie du dictateur galicien –pauvre Galice d'avoir enfanté un tel individu- enfermait ses sujets et les privait de contact avec l'extérieur, la triste coupure mise à part, rien ne peut s'opposer à un « intercambio » très effectif pour tout ce qui touche à la subsistance, à la vente, à l'achat, à la restauration et aussi à la manifestation sportive. Pourquoi faut-il que subsiste encore chez beaucoup –ne jouons pas à l'autruche en le niant- une prévention contre l'autre, une prévention causée par un sentiment de fausse supériorité. « Pauvres Espagnols » avancent avec une moue prétentieuse les chauvins hendayais. « Franceses » rétorquent sèchement, brièvement, les « irunais » en insistant drôlement sur la fin tonale de ce simple mot, ce qui fait apparaître un dédain certain, tout subjectif, à la justification peu plausible et peu soutenable. Tout comme pour l'Hendayais, d'ailleurs avec sa commisération gratuite. Est-ce que la langue serait à mettre au ban de l'accusation d'une telle fâcheuse disposition de l'esprit ? La compréhension, néanmoins, gagne du terrain de plus en plus. Souhaitons que tous en arrivent un jour au stade de l'amitié et pourquoi pas à celui de la fraternité.

Pour ce qui est de la langue –de deux langues surtout- nulle part mieux qu'à Hendaye-gare on est placé pour constater l'emploi facile de l'une ou de l'autre, l'espagnole ou la française. On se croirait dans un *no man's land* où nulle préséance linguistique n'existe. Le mélange du castillan et du francien s'opère avec une facilité qui semble très naturelle. Souvent, il faut le dire, tout tient aux mots, aux formules usuelles, à beaucoup du parler « de cuisine » mais tout de même.... Il y a une dualité indéniable.



Hendaye-gare : le point où l'on fait souvent escale venant d'Espagne ou s'y rendant. Dame Douane y faisait pour partie la loi car la Compagnie du Midi avait des prérogatives auxquelles elle tenait fort. Hendaye-gare fut longtemps le coin de la visièrre ; celle du képi du gabelou, boîte encastree dans la tête ; et celle de la casquette plate du cheminot. Le préposé à la fouille et l'employé des chemins de fer constituaient une partie non

négligeable de la population de ce quartier particulier. Beaucoup parmi ceux-ci, considérés comme des étrangers par les naturels lors de leur arrivée, avaient pris, petit à petit, leur



place, toute leur place. Une symbiose s'opéra. Et il fallait par la suite vraiment y mettre du sien pour distinguer, a priori, qui était là avant l'autre.

La frontière appelle une fonction, bien déterminée, celle des transitaires ou si vous le voulez des agents en douane. Leur rôle consiste à jouer les intermédiaires dans l'importation et l'exportation. Métier non sans rapport substantiel mais aussi comportant des risques ; celui de la fermeture de la frontière surtout. Lorsque le verrou est mis pour longtemps le drame atteint de nombreuses familles. Mais il faut croire que la charge a du bon puisque les maisons ont proliféré ; les catalans ayant pris leur place tout à côté des basques, à côté des transitaires d'après 14-18 dont beaucoup œuvraient de façon artisanale. Le camion n'avait pas, à l'époque qui nous intéresse, acquis une primauté dans le transport comme celle qu'il connaît de nos jours. L'essentiel des expéditions se faisait par chemin de fer. Cela était très évident pour les agrumes. C'est par trains entiers qu'ils arrivaient d'Espagne. Mais il était impossible de les acheminer dans les mêmes wagons hors de la péninsule. Nous en reparlerons. Aussi toute une manutention s'opérait sur les voies de garage ; manutention qui occupait une main-d'œuvre locale, main d'œuvre féminine en majorité, et ce, un bon bout de temps dans l'année.



Le transbordement constituait donc une source de salaire pour certains et pour beaucoup une occasion de venir déguster –gratuitement- le fruit de passage. Qu'ils étaient nombreux les singuliers moineaux à profiter de l'aubaine ! Nous en fûmes et ne le regrettons pas.



Naturellement, comme dans tous les abords de gare, l'accueil hôtelier ne faisait pas défaut. Hôtels de passage, souvent pour une nuit ; bistrotts surtout fréquentés par les travailleurs, les employés du lieu, voisinaient. On les trouvait soit en face de l'établissement ferroviaire, soit après avoir gravi les marches d'un escalier de pierre qui conduisait et conduit toujours à la rue du Commerce.



Là, se dressait un fronton typique, original, à façade étroite qui collait à des maisons et qui comportait un mur à gauche, particularité sectorielle dont on tirait une certaine fierté. Le fronton Luisito connaissait, surtout en fin d'après-midi, la pratique généreuse de la main nue. Que de parties fameuses, dans l'esprit très amateur mais aussi, toujours avec une saine passion, s'y sont disputées ! On descendait fréquemment de la ville, pour participer comme acteur ou comme spectateur. Et si le gosier en avait pris un coup, du fait des encouragements poussés, on pouvait se désaltérer à l'auberge, dont la porte, à droite, ouvrait sur la « cancha ».



Tête de ligne pour le chemin de fer, pour le tramway et pour la voiture de place, la cour de la gare n'était pas souvent dans la somnolence.

Du terre-plein des voies, on apercevait Irun et Fontarabie, et souvent il parvenait d'Amute les clameurs des spectateurs qui assistaient aux rencontres de football que le club local, la Real Union –un des meilleurs d'Espagne- leur offrait. Un peu en retrait, vers Béhobie, la vieille rue de Santiago descend vers la rivière internationale, tout en offrant une ample vue sur la magnifique vallée d'Irun et sur les montagnes qui la barrent.



Pour les enfants que nous étions, peu habitués au merveilleux, à l'extraordinaire, la fabrique de vitraux Mauméjean, en haut de Santiago, constituait un morceau de grand choix qui nous laissait admiratifs et rêveurs.

*Les frères Mauméjean dans leur atelier d'Hendaye*  
Épreuve photographique, s.d.  
Collection particulière  
Site : <http://levitraildart.blogspot.fr/p/la-anufacture.html>

Mais alors on ne parlait pas du bas de cette rue sans une certaine ironie. Pensez. Là se trouvait une baraque où l'on passait au peigne fin les Portugais qui venaient travailler en France. Cela pour l'autochtone –qui dans sa naïveté d'être cependant pas trop huppé se

croyait d'essence supérieure- constituait une source de mépris pas forcément « ultra-méchante » avec de la pitié peut-être mais qui influençait notre jugement, à nous les gosses, de façon défavorable.

Non loin, était le polder hendayais, les Joncaux, riche jardin maraîcher gagné sur la Bidassoa, mais toujours en contact avec elle et qui s'étendait jusqu'à l'île des Faisans. Coin favorable aux légumes et béni pour la chasse. A la saison, de continuelles et fournies pétarades en partaient et volaient jusqu'en ville.



*En 1906, s'installèrent les Etablissements de la Bidassoa, fabricant de meubles (marque : le Faisan).*

*Les Joncaux sont déserts. Une ferme seule, la ferme Dibildox. En 1916, les terres avaient été retenues comme emplacement d'un aérodrome.*

*Au début du siècle, la ferme Lécueder, en bordure des Joncaux, connaît pour quelques temps, la vie paisible...*



*Le quartier Santiago : un gué sur le trajet de Compostelle où vers 1135 est édifié le prieuré-hôpital de Saint-Jacques de Suberno. Passages frontaliers jusqu'en 1917. Une ferme : Priorenea fut la dernière demeure d'Etienne Pellot (1765-1856). Embarcadère de Santiago : lieu habituel de passage entre Irun et Hendaye (douaniers au pantalon blanc).*

*Achévé en 1916, inauguré l'année suivante, le pont routier international sonna le glas des passeurs de Santiago. (Tirés de P.L. Thillaud)*

Tout influant sur tout –loi souveraine de la dialectique !- rien n'était plus naturel que de voir le « garien » porté sur le foot. Le rugby avait son église en ville. La gare, sans renier ce sport de voyous pratiqué par des gentlemen, y associait grandement celui des manchots. Influence irunaïse, sans nul doute que ne fera que fortifier la mutation de la Real, lorsque laissant Amute près de Fontarabie elle viendra opérer à Gal, à deux pas du pont international, du vieux pont pour être précis.

## **La campagne**

Je m'en voudrais de terminer ce rapide tour de piste sans parler de quelque chose qui m'a toujours tenu à cœur. Je veux dire le peu de considération qu'avaient ceux de la ville pour ceux de la campagne. On les trouvait (le pronom évasif permet de ne pas cerner exagérément les responsables et de laisser sous-entendu que tout le monde ne raisonnait pas de la sorte) rustauds, englués dans le basque. Je suis encore fier de leur avoir toujours réservé un accueil favorable, ne fut-ce qu'intérieurement. Que voulez-vous, il n'était pas toujours aisé, facile, de prouver hautement sa sympathie à quelqu'un. Non par crainte d'un entourage réticent mais parce que les occasions et les mots manquaient et également parce que je m'en tenais à une réserve excessive.

Petit-fils de terriens, de « bouseux » -et je n'en rougis point-, l'aspect de ceux de la campagne, leur odeur celle « de la ferme et des champs » me rappelaient doucement d'autres semblables. Cela me remettait en mémoire mes vacances annuelles, près de la nature dans l'épanouissement d'un enfant, en toute liberté, dans la jouissance, sans retenue de l'air, avec la présence –ô combien agréable- des animaux domestiques et familiers. Ici, à Hendaye, il s'agissait d'autre chose. Le campagnard était par trop minoritaire pour jouer les premiers rôles. Et cependant il avait pour lui l'espace, l'étendue, le soleil et le chant de l'oiseau.

## 2. Rue du Port



L'eau, celle de la rivière, du torrent ou celle de la mer a toujours constitué une parure pour ce qu'elle touche ou avoisine. Sans elle, on ressent comme une sorte d'inachevé, une frustration. Rares sont les coins de montagne, déjà riches de cimes altières, où elle ne fuse pas, impérieuse, abondante, bouillonnante, en toute liberté ou contenue dans un sillon où elle piaffe d'impatience pour s'en libérer.

Combien est triste une plaine ; pour si riche qu'elle soit, si porteuse de moissons donc des couleurs évoluant du vert tendre au splendide doré ; sans le moindre filet.

Quand, par contre, vous découvrez une échappée sur du fluide, une ouverture sur l'horizon avec de l'eau comme tapis vous ne pouvez assister au spectacle en indifférent.

Hendaye, en ce qui la concerne, a reçu un grand et double don, celui de la rivière qui vient s'y étaler sans nul corset et celui de la mer qui joue amplement avec la grève majestueuse.

Et de ce fait Hendaye a sa rue du Port, une vraie rue du Port, une rue qui vient du haut et conduit, en pente, vers l'embarcadère. J'avoue affectionner une telle disposition. Je préfère ce glissement vers l'eau, cette descente à la confrontation brutale car de plain-pied. Il me semble que c'est là une toute autre perception, celle que l'on a de haut ; une saisie dominatrice ; une étendue de vue bien plus vaste. Chaque fois que je l'ai pu, sur un littoral approprié, en Boulonnais, en Normandie, en Bretagne, sur la Côte cantabrique, sans naturellement oublier la partie nord du golfe de Biscaye, chaque fois donc que j'ai été témoin d'une haute approche de port je n'ai pas manqué d'y prendre un intérêt non feint.

Je me souviens –il est ainsi de ces prises de sentiment, de ces réminiscences surprenantes- d'avoir trouvé bien du charme à la coulée qui, soit à Thonon, soit à Evian, mène aux bords du Léman. Est-ce là une empreinte inaltérable de mon enfance hendayaise ?



J'affectionne beaucoup le port sans prétention, sans gigantisme, le port de la petite pêche, le port du modeste commerce. Je le préfère au « saoulant » ensemble démoniaque ; aux installations colossales mais trop souvent disgracieuses ; à la trop intense manifestation du trafic ; qui excluent toute personnalité, toute originalité. J'avoue cependant –est-ce l'aimant de l'eau qui agit sur moi ?- que je suis toujours fidèle au rendez-vous portuaire quand je me trouve à passer par Marseille, Le Havre, Rotterdam, Lisbonne, Barcelone ou un de leurs pareils. Mais qu'il est prenant le port même sans vie apparente, le port qui s'en tient au souvenir et où ne demeure en fidèle résident que le petit bateau. Tel est l'endroit béni où je fis mes premiers pas... la rue du Port, nom immuable de la vieille veine qui d'Hendaye-ville va à Chingudy et ouvre sur le large lointain. Même sans son patronyme-complément la rue n'aurait pu nier sa vocation. Elle a contribué à la valeur touristique d'Hendaye, connu des heures de prestige, de haute fréquentation. Sans forcer, on peut prétendre qu'elle a été présente dès la naissance du village. Ce dernier n'a pas été épargné par le mauvais sort. En 1793, tout d'abord –période conventionnelle- puis en 1813 –année où pâlit l'étoile napoléonienne- Hendaye est ravagée par les bombes françaises et espagnoles. Les meurtrissures, les ravages durent. Ainsi, en plein milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ce n'était en grande partie qu'un grand champ de ruines où tout auprès vivaient quatre cents habitants. En 1857, l'espagnole Eugénie épouse de Napoléon III passant par là, eut à déplorer les ruines qui s'offraient à elle. Elle s'en émut et ce peut-être sur son insistance auprès de son impérial mari que l'on se décida à rebâtir, à lancer le renouveau du bourg mal en point. La double chance d'Hendaye résidait déjà dans la facilité de la communication avec l'extérieur –le chemin de fer y apparut en 1864- et dans le pactole des bains de mer. Sur la lancée –qu'importe le changement de régime parisien- la municipalité dresse un plan d'urbanisme dont le but est double : rénover le centre et aménager la plage. Puisque nous avons entamé cette brève esquisse d'histoire, retenons que Hendaye après des années de constantes réclamations, de tenaces actions revendicatives, récupère des terres annexées par sa voisine Urrugne sous la Révolution. Les limites actuelles d'Hendaye sont en place depuis 1898.

Il est trois vénérables à Hendaye : le Bas-Quartier, Santiago et... la rue du Port. Elle naît sur le plateau qui s'arrête net au ravin du chemin de fer. On peut penser que ce plateau ne faisait qu'un, autrefois, avec celui qui aboutit à Irandatz. La rue commençait à l'endroit où s'élevaient la pharmacie Dravasa et un bel immeuble, celui de chez Ygos. Un commis, enfant de la rue, pétulant, commerçant dans l'âme faisait, avec son verbe, plus que le patron, un tantinet effacé mais drôlement scrutateur, pour l'écoulement de l'étoffe



fine ou commune. Entre chez Dravasa et chez Ygos, un trou où l'on plongeait vers le Bas-Quartier. Faisant fi d'une trop grande proximité, une autre pharmacie se trouvait en ce début de rue, celle de Monsieur Darbouet. L'apothicaire, un homme mûr, constamment rivé derrière un bureau, toujours occupé à de laborieuses écritures, glaçait. Crâne en partie déplumé où les filets de cheveux créaient plusieurs raies parallèles, visage sévère, col cassé rigide, ne souriant que très

peu, il ne prédisposait point au contact. On lui préférait son employé, un Hendayais pur sang, de la rue lui aussi, mais qui semblait avoir copié son patron, pour les manières sèches. Mais comme néanmoins on le considérait plus à notre hauteur, comme on ne lui

attribuait point autant de classe –avait-on raison?- c'est à lui que l'on remettait l'ordonnance, c'est à lui que l'on confiait son cas. Face à la pharmacie, un de ces immeubles comme on en voit dans une grande ville, un immeuble à plusieurs étages, de belle allure, coiffé d'ardoise –une particularité remarquée au pays de la tuile rouge-. Tout son rez-de-chaussée avait été consacré aux rencontres de ce qu'Hendaye comptait de notables et de sportifs. C'était le Grand Café. Qui ne le connaissait dans la cité frontière et à la ronde également ? Le Stade Hendayais –qu'un docteur ayant pratiqué le rugby au Stade Bordelais Université Club avait lancé- y tenait ses réunions. La pièce où les responsables du club se retrouvaient, s'enrichissait d'une originale cimaise faite d'affiches rappelant des rencontres fameuses.



La Place de la République béait sur la rue du Port. A un angle, le bazar Fabre offrait quantité d'objets hétéroclites d'usage courant, des jouets d'enfants, des articles pour la pêche et des accessoires pour la plage. On était certain de trouver dans une exposition un peu désordonnée, toujours quelque chose d'intéressant ou d'utile. L'enfant –non encore difficile- pouvait s'y laisser aller à une convoitise rarement satisfaite. Dans l'espèce de

rond-point du Grand Café on apercevait aussi l'Hôtel Hendayais, un établissement pour les voyageurs d'un rang modeste et qui tirait surtout l'essentiel de son revenu des gourmands qui appréciaient sa bonne cuisine et des joueurs de « mus » qui y disputaient de longues et passionnées parties, le litre de rouge à côté. Et d'une échoppe sans prétention, sortaient souvent des exclamations sonores accompagnées de rires. On était chez le coiffeur du haut de la rue ; un personnage truculent, aux vives réparties, aux mots qui faisaient mouche, aux histoires drôles qui ne manquaient ni d'audace, ni de piquant. Tout à côté, l'Elégance faisait imposant. C'était un beau magasin à vocations multiples. Peut-être un peu dérisoire en comparaison avec la Samaritaine, les Galeries Lafayette ou le Louvre. Même pas comparable aux Dames de France ou à la Belle Jardinière de Bayonne. Mais, déjà, dans un coin reculé un aperçu du paradis des dames, avec une note de prestige certaine. Une boutique s'y accrochait timidement. Mais pour les tout jeunes, foin de l'Elégance. Là, chez Carréra, leur gourmandise était, sans cesse en alerte. Deux vieilles desséchées, de l'autre siècle, vêtues de noir à la manière des benoîtes de l'église, y officiaient devant des bocaux de verre, remplis de bonbons multicolores, de sucres d'orge, de réglisse noire, de serpent en pâte de même couleur, posés sur des étagères facilement accessibles. L'étal, tout en longueur, était couvert de choses succulentes, en vrac. Les cornets-surprises n'étaient pas les moins tentants.







Après chez Carréra, on abordait la pâtisserie Alonso. Elle avait –et a encore- belle allure. Partie intégrante d'une maison bourgeoise à colonnettes pour en marquer l'importance, le beau salon-magasin exhibait très ostensiblement toutes ses merveilles. De larges baies vitrées assuraient un éclairage permanent ; le jour entrant abondamment, et ne cachaient rien aux regards gourmands des passants. Le salon paraissait la proie du verre. Il y avait des glaces, partout sur les murs. Le dessus des tables-écrins qui contenaient les derniers raffinements de la pâte sucrée, du fruit et de la crème, était d'une transparence parfaite. Que de fois n'avons-nous pas lorgné vers ce paradis du palais ?

Et pour nous, enfants, les éclairs, les bas, tous les chefs d'œuvre du chocolat avaient un autre intérêt que les deux splendides officiantes, belles élégantes de la maison, qui s'affairaient pour servir avec une distinction souriante, réservant cependant le meilleur de leurs grâces aux clients à grande commande.



Et presque en vis-à-vis la publicité Félix Potin pouvait bien rappeler que chez Artola on ne trouverait que de l'épicerie fine, cela semblait secondaire aux jeunes goinfres que tenaillait une fringale de choux à la crème, fringale qui demeurait presque toujours, à l'état de désir.



Puisque nous voilà sur la rive droite, restons-y. Pénétrons dans une autre officine, la pharmacie Carayrou. Nous avons laissé, tout à l'heure, celle où la chaleur de la réception fait un peu défaut. Ici tout était bien plus débonnaire, plus avenant, plus de nature à mettre en confiance. Le maître de céans, à l'abondante toison, d'un blanc vénérable, bien conservée, à la barbe épaisse, une mentonnière immaculée et lisse, rappelait Darwin, mais

avec des cheveux, Marx, en plus doux, Vasco de Gama en moins anguleux, ou le Marco Polo du Titien. Un bon visage de grand-père bienveillant. On n'éprouvait aucune crainte en l'abordant. L'antinomie de son glaçant confrère. Ce qui contribuait au succès de la pharmacie Carayrou, bien plus encore que ce sympathique vieillard, son préparateur. Un homme grand, sec, toujours en mouvement, d'une nervosité sans cesse en alerte, cause de tics de la face et des membres, et donc d'une grande vitalité avec cependant une tendance à la dispersion. Ce qui frappait dans la physionomie d'Arnaud c'était tout d'abord un col immense ; cylindre exagéré de celluloid ou de toile amidonnée, que n'arrivait jamais à remplir une cravate aux couleurs patinées. A l'époque cette partie de vêtement, enserrant le cou, marquait un certain rang social et de toute façon constituait l'attribut indispensable à une fonction. Quiconque n'œuvrait point dans le manuel, quiconque avait des mains sans les cals occasionnés par la pioche, quiconque travaillait surtout avec sa tête ne pouvait faire autrement que d'en être pourvu. Ainsi, à première vue, savait-on à qui l'on avait à faire.

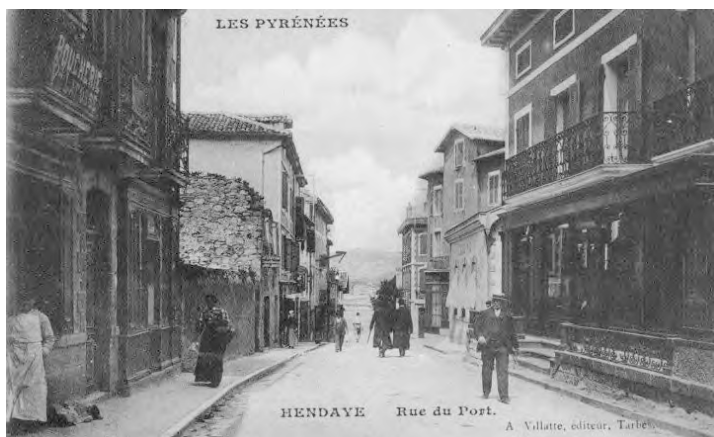
Arnaud était la providence des mamans affolées par un malaise soudain de leur progéniture ou en quête d'un fortifiant post-maladie –l'huile de foie de morue était l'adjuvant très recommandé et très horriblement avalé alors- ou désireuses de connaître le dosage d'un médicament indiqué ainsi que la façon de fabriquer un cataplasme. On le consultait sur tout ce qui a trait au corps. Il répondait toujours avec une assurance empressée et souriante. Deux attitudes pour une seule action qui ne pouvaient que renforcer le crédit de l'oracle. Il était à la fois le médecin qui prescrit un remède, le « potard » qui le crée et le guide-soignant. Un personnage, c'est certain. Pas fier avec ça et qui s'échappait parfois, lorsque le chaland était absent, pour aller, prétendaient les bavards, retrouver quelque force sur un comptoir voisin. Il n'avait pour ce faire qu'à passer le gué pour arriver à la Buvette-tabac, bien simple, que l'on apercevait du dehors à travers une large baie vitrée.



Le zinc –qui n'en était pas un véritablement puisque fait de planches- portait plus de verres de vin –du rouge surtout- que de calices d'apéritifs. Ces derniers n'étaient au programme que le dimanche, et encore ! ou pour les grandes occasions. La « choper », nom imposé surtout par l'espagnol, constituait l'essentiel de la consommation. Par elle, il faut simplement considérer la métonymie qui sous-entend le contenu de « pinard » du récipient de capacité moyenne et au demeurant bien calculée.

Etablissement modeste c'est un fait mais ô combien vivant car très fréquenté. Les solitaires épris de calme, les nerveux ayant besoin de repos, les migraineux n'avaient rien à y faire car les discussions, hautes en couleur et en ton, fusaient des groupes qui parfois fusionnaient pour un grand tintamarre. Beaucoup de sujets y passaient, sans ordre bien établi, au hasard de la première lancée, sujets jamais très incendiaires. La politique politique avec ses partisans à œillères, n'avait pas encore perturbé l'atmosphère en sortant son virus de division. Les débats, même frisant la chamaillerie, n'étaient jamais dépourvus d'intérêt. Ils étaient d'autant plus animés qu'ils touchaient soit à la pêche, soit aux sports, et en tout premier lieu, à la pelote basque, la vraie celle que l'on pratique à mains nues.

L'arrivée d'un gérant-receveur-buraliste, un grand mutilé au port empreint de distinction, devait apporter un peu de retenue sans toutefois aliéner le caractère sympathique de l'endroit. Le nouveau responsable de ce qui allait devenir le domaine exclusif du tabac, du timbre, de la carte postale et aussi de la pièce à sceau administratif, venait d'Orthez. Ce qui fit que ma mère, toujours avec la nostalgie des bords du gave, sympathisa d'emblée avec toute la famille. Les enfants devinrent mes amis. Mais j'apportais à les rencontrer, plus de la joie d'un enfant à jouer, que de la primauté accordée en vertu de l'origine.



En amont, du même côté de la rue, on trouvait la boutique d'un marchand des quatre-saisons et une boucherie toutes deux bien achalandées. Le boucher Lafosse, un célibataire bon vivant, à la bonne humeur quasi constante, mettait son point d'honneur à offrir de la belle viande, bien présentée, dans une officine manquant, toutefois, de large. Il en était récompensé par la fidélité et l'assiduité de nombreux connaisseurs. Un peu plus haut

la place était concédée à la fine confection, au lainage. Le « Petit Paris » vendait du bel article, de la fibre de noble qualité. M'y rendant souvent, en commissionnaire, -ma mère étant une productrice généreuse et savante d'ensembles exécutés à l'aiguille ou au crochet- j'avais toujours un regard de surprise pour des rayons lourdement nantis ; pour des penderies de riches « tout fait » ; pour des tables sur lesquelles les souples pelotes de laine de couleurs diverses voisinaient avec les cartons de coton. La dame qui recevait et servait -une veuve de la dernière guerre, soigneusement mise, d'une recherche vestimentaire hors du commun mais sans exagération- avait une voix douce qui mettait le gamin que j'étais, en confiance.



Un autre magasin encore ; un peu plus haut, avec une vitrine comme il sied pour la montre, en grand... celui du chausseur de qualité. Le beau Limoges à la portée de l'Hendayais. Qui se l'offrait ? Beaucoup sans doute à en juger par la permanence du renouvellement des richesses de l'étalage. La chaussure, la fine chaussure, n'était cependant pas, à l'époque, tous les jours, aux pieds de l'être de condition modeste. Le soulier de marque était

réservé au dimanche, et encore ! Pas toujours. L'enfant portait plus la galoche de bois ; rustique, solide, à la semelle renforcée par du caoutchouc ou des clous ; que l'escarpin. Et en plus, il fallait que ça dure. Quel drame lorsqu'après un rude contact avec la pierre, au cours d'épiques rencontres de « foot », on rentrait à la maison avec une belle fente de bois ; un ébrèchement dangereux de l'empeigne ou de la claque -attention à celle de la maison !- ; une déchirure de la trépointe ou une éraflure pernicieuse du contrefort. Toute la gamme des récriminations, la fatidique cherté de la vie, l'insouciance, l'égoïsme des

jeunes, etc. etc., y passait. J'en connus qui furent plus gourmandés que moi qui bénéficiais très souvent, de la magnanimité des miens.



Séparant le Petit Paris d'une espèce de salon, ostensiblement à la vue du passant, qui avait toute l'apparence d'une pièce affectée à un cercle, la voie de Caneta menait à ce caractéristique lavoir.

L'hôtel Broca était bâti au bord. Encore un de ces établissements dont la discrétion n'avait d'égale que la bonne chère et l'excellent accueil réservés à la clientèle du cru ou de passage.



J'ai toujours eu un faible, enfant, pour le Palais de Cristal, titre qui prenait toute la longueur de la bande verticale qui pendait de l'oblique d'un store souvent déployé. Mais même sans l'inscription apparente on aurait compris que le ma-



gasin n'était pas ordinaire, du moins pour un âge où le transcendant est à la portée du jouet, même, et peut-être surtout, lorsque celui-ci demeure au stade de la convoitise, à l'état de rêve que l'on peut aborder mais difficilement acquérir. Pourquoi le cristal ? En raison de la limpidité qui s'attache à lui ? De son manque de commun ? De toute la richesse qu'on lui attribue ? Le conte de fées oriental, la caverne fastueuse, là, tout près, à portée de vue. Pour encore corser la présentation le

fronton principal ne portait-il pas ces lettres pleines de magie « Articles de Paris ». Comme si dans le Palais on n'avait vendu que des trésors de cette capitale —ô combien lointaine !- fabuleuse, nantie de tous les mérites et qui semblait, pour qui vivait à l'autre bout de la France, aussi mystérieuse et aussi difficile à aborder qu'un haut-lieu de l'Euphrate ou de l'Inde. Le Palais de Cristal faisait plus grand, plus impo-



sant qu'un bazar ordinaire. Voilà pourquoi, certainement, j'étais plus en admiration devant lui que lorsque je me trouvais à proximité de celui qui bordait la place. Il était au confluent de la rue du Port et de la naissance de la route qui s'en allait vers la plage. (J'use de verbes au passé, mais je dois préciser que beaucoup de la topographie d'alors subsiste toujours). A un bout, précisément, celui qui donnait sur ce croisement, il fallait monter quelques marches de pierre, ce qui contribuait à ajouter un brin de prestige par la séparation et la mise au-dessus, en vedette, du magasin. D'ailleurs, avec son mur de base, tombant sur le trottoir, mur de la hauteur d'un homme sur lequel venait reposer une généreuse vitrine, le Palais de Cristal avait tout du kiosque d'une certaine importance. A l'autre bout, point d'efforts à produire pour pénétrer. L'entrée était à même la venelle. Avant de franchir le seuil on avait droit à contempler l'exposition d'objets multiples et divers, utilitaires ou ludiques. Ce qui paraissait bien, c'était ces filets cerclés dont le manche pendait le long du mur. Epuisettes nombreuses pour les chercheurs de crustacés, de coquillages et pour les pêcheurs. Toujours attirant, le Palais de Cristal avait son exceptionnel triomphe quand venait le temps de Noël. Alors tout flambait à l'étal, avec ces mille lumignons qui faisaient ressortir l'originalité et la vertu du jouet, dernier cri. Et des jours, des soirs durant, la crèche était le rendez-vous de ceux qui désiraient, de ceux qui attendaient le verdict d'un Père Noël, à qui l'on croyait assez longtemps. Prémices d'une fête très attendue, source d'onirisme, annonce de présents inestimables, voyages dans un autre monde, hâtivement enjolivé, voilà ce que réservait le Palais de Cristal. Lorsque les bougies de l'arbre seront éteintes, lorsque la hotte du bonhomme à barbe blanche sera rangée jusqu'à l'an prochain, il continuera à rester, pour l'enfant, l'endroit d'où part le merveilleux.



La route de la Plage se jetait donc dans la Rue du Port, à angle droit. Rien depuis, pour elle. Elle finissait là. Cela jusqu'aux environs de 1925 où l'on s'avisa que l'on pouvait réunir, plus rapidement, les deux pôles extrêmes d'Hendaye et pour ce faire qu'il suffisait de jeter un autre pont, sur la vallée du chemin de fer, plus près de la gare. Or, dans cette Rue du Port, juste en face de l'arrivée du conduit de la Plage, il était une maison plus basse que les autres, d'une apparence plus modeste. Aussi –malheur aux faibles ! Aux déshérités !- pas d'hésitation. Perçons, arasons, puis sacrifions les jardins attenants pour y tracer une voie. Un gros trou fut donc fait dans la Rue. Avec lui un peu de quelque chose d'autrefois s'en allait. Une plus grande perméabilité s'offrait à l'invasion de l'extérieur. Une coupure préjudiciable à la vie entre soi. Un coup de canif à une certaine autarcie. Faut-il le déplorer ou s'en féliciter ?

Puisque nous sommes sur la rive droite, tenons-nous-y et continuons notre descente. Une belle bâtisse, qui de toute évidence a grandi un peu plus que certaines de ses voisines, est la première que l'on rencontre faisant suite au Palais de Cristal mais après





avoir passé le canal routier. Au rez-de-chaussée se tenait une modiste ; une dame plantureuse, aux alentours de la cinquantaine, plutôt en plus qu'en moins, vêtue d'amples étoffes de qualité, un sautoir bien voyant brinquebalant sur une gorge abondante, les doigts encombrés de bagues aux gros chatons. Elle avait de l'espagnole, en vrai. Si l'on considère l'élément féminin de l'autre côté des Pyrénées, l'on est surpris

par le net contraste entre les « vingt ans » et celles qui ont atteint l'âge mûr. Jeunes, bon nombre d'espagnoles portent beau, avec une finesse d'allure due à une indéniable sveltesse. Le visage, coiffé de brun ou de blanc, a presque toujours pour l'embellir, deux diamants incendiaires. Mais au fur et à mesure que s'en va « la beauté du diable » le corps s'alourdit, peut-être par abus de sucreries ou de pâtisseries dont elles sont friandes ou par manque de pratique sportive, le « paseo » rituel ne suffisant pas à résorber les calories excédentaires, la face s'empâte et hélas ! se surcharge d'un fard exagéré qui ne répare rien, qui outrage plus qu'il ne restaure. Notre chapelière en était là. Mais les kilos supplémentaires ne contrariaient point une grande activité. Cela servit puisque la boutique-atelier était rarement en état de vacuité. On portait beaucoup le chapeau en ce temps-là. Les dames, tout d'abord, surtout celles d'un certain rang, auraient trouvé de mauvais goût de sortir cheveux au vent. Le chapeau faisait partie intégrante de la garde-robe, y jouissant même de faveurs particulières. Les hommes, de leur côté, prisait le canotier ou le panama. Les enfants, eux-mêmes, y avaient droit. Je me souviens d'un panama de belle paille que l'on me fit confectionner, ce qui nécessita plusieurs rendez-vous chez la modiste. N'ayant jamais manifesté un goût excessif pour l'essayage et cela me poursuit encore, j'avoue que je me consolais de mon rôle passif en lorgnant vers le Palais de Cristal et ses riches promesses.

Au dernier étage travaillait un artisan comme on n'en rencontre pas beaucoup de par le monde... le fabricant de pelotes basques, aidé par un jeune ouvrier. Art bien circonscrit à la région où se pratique un sport local ; et même si depuis un bout de temps il a un peu débordé de l'ancien cadre où il est né, il ne l'a pas fait au-delà d'un secteur d'ethnies semblables ou proches parentes. On pouvait à toute heure du jour, voir Minondo derrière sa table de travail, coupant, taillant, cousant, enroulant. La vraie pelote basque, celle qui claque sec, celle qui part comme un trait nécessite une conception particulière.

Tout d'abord, il faut créer un noyau rond de caoutchouc très serré. Tout autour, en ne relâchant jamais l'enroulement, on fabrique la boule ronde. Là ne s'arrête pas le travail. Il faut ensuite envelopper la pomme de laine et d'élastique avec de la peau... de chien et coudre le plus solidement possible car la balle sera confrontée si brutalement avec la pierre du fronton et du sol qu'elle en pâtira à chaque coup et que petit à petit un grattage s'opèrera jusqu'à la déchirure. Minondo avait à l'époque le quasi-monopole de la fabrication en Pays Basque français (nord comme disent certains). Les grands des « canchas », les princes du trinquet ne voulaient pas d'autres créateurs que lui. On dit même que certaines connivences naissaient et que tel grand champion voulait avoir ses pelotes à lui, conçues de telle façon qu'elles pouvaient produire des effets particuliers, trompeurs pour l'adversaire. Il faut rappeler que la pelote est assujettie à quelques normes de fabrication rigides, de poids surtout, de manière de serrer également, auxquelles on ne peut déroger.

Tout l'art du fabricant, à la demande du joueur, consiste à créer quelque chose de très approchant mais comportant un indéfinissable quelque chose qui change le comportement du boulet.



Sur le trottoir arrondi et large, un peu plus bas que la boutique à chapeau, la borne-fontaine était le lieu de rendez-vous des ménagères en quête d'une eau que l'on ne servait pas encore, à domicile.

La borne-fontaine permettait aux bavardes du coin —nombreuses pour ne pas dire la totalité— de longues stations qui étaient plus de commé-

rage que de repos. Les attroupements s'avéraient fréquents. Rarement la borne-fontaine demeurait esseulée. Le gros bloc de fonte cylindrique, était pourvu, dans le haut, d'un bec incurvé, à large orifice. Il fallait tourner un volant à poignée pour que monte l'eau.

Dans les moments de désaffection des adultes quelle tentation pour le gamin d'actionner cette manivelle ! Un jeu comme un autre, convenons-en. Avec en plus cette certitude de puissance qui faisait venir un élément d'une indispensable nécessité et à l'origine non dépourvue de mystère.



Le bureau des postes suivait. « *Obligés jusqu'alors de se rendre à Béhobie, les Hendayais obtiennent en 1871, leur propre bureau de Poste qu'ils installent rue du Port. 53 ans plus tard, les P.T.T. seront transférés dans l'école des filles, place de la République. En 1953, l'actuel Hôtel des Poste fut inauguré.* »

PL. Thillaud

On l'appellerait aujourd'hui peut-être, tout simplement Agence Postale. Il est vrai qu'il tenait plus du modeste établissement, à pièce unique, d'un village que de l'Hôtel, imposant, aux multiples locaux, qui sert à l'Administration des P et T. Pour le distinguer des autres appartements, au niveau du sol, il n'y avait que ces barreaux devant les vitres des ouvertures qui apportaient un caractère de renfermé, de protégé. La boîte aux lettres était simple, une étroite bouche allongée fendait le mur et ouvrant sur du vide. La sortie des préposés, que l'on appelait bonnement des facteurs ; la venue, à heures fixes, de la grande boîte montée sur roues, la voiture postale, tirée par un âne très administratif que



guidait un contractuel d'âge respectable, un « garien », constituaient le plus fort de l'animation aux abords de la poste. Les queues au guichet étaient rares. Les opérations postales ne connaissaient pas l'ampleur actuelle. La paperasserie ne submergeait pas encore, de son flot contraignant, le citoyen peu versé dans la pratique du C.C.P., point confronté avec les problèmes de la Sécurité Sociale, peu manipulateur du carnet d'épargne. L'achat du timbre pour la correspondance, l'envoi d'une « dépêche » lors de circonstances exceptionnelles, le plus souvent tristes, le passage à la cabine téléphonique étaient les mobiles principaux de la fréquentation de la poste.

Les usagers de la poste ne troublaient pas Monsieur Oeto, le tailleur, dans son atelier au-dessus. Monsieur Oeto jouissait à Hendaye d'une considération particulière. Non point, en toute exclusivité, pour le fini de ses costumes, pour la coupe réussie, pour la finesse de ses assemblages et pour leur solidité. Mais aussi parce qu'il était « le chef de musique » ce qui voulait dire celui qui tenait la baguette de commandement de la fanfare municipale que l'on sollicitait pour les fêtes, les grandes occasions et dont les sorties étaient toujours appréciées, en un temps où les loisirs n'abondaient pas et où les spectacles n'avaient pas la vulgarisation qu'ils connurent depuis, pas toujours à bon escient et pas toujours de la meilleure veine.

Une demeure bourgeoise, mi-villa, mi-castel, constituait le point culminant de ce côté de rue, en descendant. Un petit square, respecté, aimé de tous, pas gênant du tout, lopin que ne convoitait pas un « immobilier » inexistant, faisait un devant de porte agréable. Ses arbres en ont entendu des vertes, des mûres et des qui n'en étaient point : palabres, propos de toutes sortes, chuchotements d'amoureux, trilles d'oiseaux bien familiers, que rien n'épouvantait. Vestiges vénérables qui continuent à se dresser, fermement accrochés, narguant le temps, portant témoignage d'une douce époque et se voulant comme un reproche pour ceux qui ont dévasté, limé, anéanti tout ce qu'abritaient leurs branches.



Il y avait bien sur la droite, un peu plus bas, des appartements en long, à un seul étage, habités par une famille dont l'essentiel de l'activité se déroulait sur l'eau. Il s'agissait d'une demeure qui par sa conception, s'apparentait à celles des coronas du nord mais avec plus de clarté, plus de vie, sur les toits comme sur les murs. Mais cette dernière, au contact de deux voies, ne pouvait, en aucune façon, prétendre faire partie, seulement, de la Rue du Port. Il faut

donc considérer que la villa du docteur Cazenave était en proue. Le praticien, une espèce de colosse, en imposant par sa taille, portait une barbe fournie et longue qui ajoutait à l'ensemble une particularité remarquable. Arrivé à Hendaye, après en avoir terminé avec ses études, à Bordeaux, il emportait dans ses valises le projet de création d'un club de rugby, lui qui avait été initié à ce jeu au Stade Bordelais. Lors des fameuses rencontres d'Ondarraitz, et des moins mémorables également, on l'apercevait, assidu spectateur, à la tribune, avec son chapeau noir, suivant derrière ses lunettes les évolutions des athlètes avec tout l'intérêt que suscite la compétence.



Après avoir rempli un long office à Hendaye, le bon docteur, jouissant de la sympathie générale, eut des ennuis de santé et alla habiter en montagne. J'eus l'occasion d'aller le saluer à Sauguis St-Etienne, près de Tardets, en avril 1940. Retiré de tout, conservant belle allure malgré son handicap physique, il goûtait aux plaisirs sains, mais ô combien élevés, de la méditation du sage.

Revenons, je vous y convie, un peu en arrière, mais sur l'autre rive de la rue. Nous l'avons laissée à la Buvette-tabac, non sans avoir parlé de la percée faite plus bas pour la route directe Hendaye-Gare-Hendaye-Plage.

Désormais, dans cette partie de la Rue du Port, à gauche, fini le magasin important. Nous trouvons la boutique, l'échoppe, la petite pièce de vente, pour surtout les produits destinés à la bouche. L'on rencontre bien quelque original comme le coiffeur, le serrurier, le photographe mais l'essentiel porte sur la fourniture de l'épicerie, du poisson et des légumes. N'omettons surtout pas, ils ont leur histoire et leur renom, l'estaminet et le restaurant popula-

laire. La « cidrerie » à elle seule, constituait, un endroit fort prisé. Non loin du gril des sardines à la fraîcheur parfaite, elle apportait le breuvage qui convenait, pas trop incisif, pas trop lourd mais qui déridait en abandonnant au buveur une part de son pétilllement. Le mot cidrerie ne désignait pas le lieu de la fabrication mais plus précisément celui de la consommation. Oh ! Rien du café sélect. Le sol était tout simplement en terre battue. Une grange lourde avec des piliers, contreforts servant d'appui à la compagnie. Contre les murs, de grandes barriques. Au pied de l'une d'elles se tenait en permanence une serveuse, patronne ou employée, souvent protégée par un tablier noir retenu derrière le cou et lui enserrant la taille. L'échanson en jupons, une « pas froid aux yeux », assise sur un tabouret de bois, avait devant elle une rangée de verres, toujours prêts au service, posés sur une table à sa portée. La serveuse demeurait rarement les bras ballants. Le verre pris sur la table, présenté au robinet prestement ouvert, se remplissait rapidement d'un liquide doré, mousseux, tout vibrant de bulles nerveuses. Du cidre basque, rien que basque. Lorsqu'on se promène en Labourd, en Basse-Navarre, on n'est pas sans remarquer, au milieu des prairies, de belles étendues de pommiers avec un fruit tout spécial. Il diffère fort de celui que l'on cultive pour le couteau. La pomme à cidre est d'un calibre plus petit, d'une qualité de chair moins élaborée, certes plus ferme, avec une couleur de peau sans éclat. Du rustique en quelque sorte. Pas étonnant, dès lors, qu'après la fermentation, pour laquelle maints paysans d'Euskadi étaient experts, le jus donnait un breuvage cru, rude, un peu âpre, sec à en paraître privé de sucre. Un breuvage qui, cependant, désaltérait beaucoup mieux qu'un produit d'Auge, trop doux pour des palais cuirassés. Je parle du passé. Le cidre, le vrai cidre se fait rare en Pays Basque. A croire que les goûts ont changé. Peut-être par le fait de dégustateurs rendus plus difficiles par les préparations capiteuses qu'on leur offre ou qui optent pour ce qu'ils croient plus distingué, plus fin, plus dans le vent. Ne voyons surtout pas là, un progrès dans le raffinement du connaisseur. Le vieux cidre avait ses vertus bien à lui. Il suffisait d'être en communion avec elles pour

l'apprécier, l'honorer à sa juste valeur. Les godets à sec ne tardaient guère à revenir. On les plongeait dans un cuveau plein d'eau. Un rinçage rapide. D'essorage pas question. Le verre reprenait sa place pour un nouveau départ.

Un va-et-vient constant avait lieu entre dehors et dedans. Sur une aire caillouteuse les parties de « toko » battaient leur plein. Un jeu fort simple. Un arc de cerceau de fer était planté dans le sol. Il fallait le toucher avec des palets lancés à une vingtaine de mètres. Cela pouvait sembler enfantin. Mais la pratique s'avérait plus difficile. De tristes « loupés » au milieu de belles séries. L'enjeu de la partie ? Une tournée de cidre. Les équipes se succédaient sans jamais de grands creux. Plus le temps avançait et plus les maladresses augmentaient. Plus aussi les exclamations partaient. La discrétion en prenait un bon coup au fur et à mesure que s'additionnaient les verres.

Panxika !... dites Panchika. Quel gourmet-gourmand ne connaissait en ville et dans tout Hendaye ce restaurant spécialisé dans la préparation de plats où les produits de la mer tenaient la première place ? Seuls, le poulet basquaise et la piperade, jambon cuit et œufs, accompagnés de poivron, de tomate, d'oignon, de sel et de poivre semblaient y avoir les mêmes lettres de noblesse. Les grillades et le gasna (gachna = fromage) constituaient des compléments que l'on pouvait se faire servir. Rien de l'établissement sélect... L'auberge dans toute sa simplicité. Des tables de bois grossier, sans nappe. Pour s'asseoir des bancs. Mais le beau cristal, le linge fin et damassé, le cérémonial ne contribuent en rien à la valeur des mets. Il se trouve des lieux de restauration, presque des gargotes, peu payants d'aspect où l'on revient toujours les papilles en feu car on sait y trouver de l'excellente chère. L'important, en dehors d'elle, réside dans la propreté. C'était le cas chez Panxika. On y venait pour les repas aux heures consacrées mais aussi pour des « craquades » entre copains, entre hommes, hou ! les ingrats phalocrates diraient aujourd'hui, les féministes, sur le coup de cinq heures pour reprendre des forces après l'exercice du « toko » ou pour s'en munir en vue des défis de la soirée. Dès l'entrée, pas de doute à avoir. On baignait dans une senteur excitante de saumure, d'huile chaude, d'épices. Dans les assiettes, de grandes flaques noires où nageaient des morceaux de chair. Les renommés « chipirons », une spécialité basquaise, à la préparation particulière dont le secret se transmet de génération en génération. Les habitants du fond du golfe de Gascogne surent très tôt ne pas négliger les seiches que l'on peut pêcher à quelques encablures des côtes. Peut-être que dans les tout débuts on hésita un peu devant l'aspect peu engageant de ce céphalopode aux gros yeux, aux tentacules porteurs de laides ventouses, au corps flasque, et qui plus est, projette des jets de salive épaisse et noire pour se défendre, ce liquide même que l'on sut utiliser pour donner sa couleur à la sauce. La curiosité, l'ingéniosité, une intuition gourmande, aidant, on créa ce plat très recherché. L'ail, l'oignon, le persil, la mie de pain sont amalgamés au hachoir au mollusque, où tout est bon sauf l'os, avec l'apport supplémentaire et précieux du sel, du poivre et de l'encre. Le tout nécessite un dosage d'expert, le secret du traiteur que nous ne livrerons pas. Puis la savante élaboration va sur le feu, mijote longtemps avant d'être servie bien chaude. Faire rebouillir les « chipirons » qui restent –chez Panxika la chose était rare- ne présente que des avantages. Plus ça mijote et mieux ça vaut. Avec des limites cependant à ne point dépasser. Je connais maintes personnes étrangères à notre Pays Basque qui ont fait les dédaigneuses, au bord de la nausée quand pour la première fois, elles ont été confrontées avec l'assiette noire. Il a fallu insister pour les décider à goûter, rien que pour voir. Les plus courageux, les moins fragiles de la vésicule, s'y sont risqués. Bien leur en a pris. Ils en ont redemandé. Leurs plus réticents voisins, néophytes comme eux, n'ont plus eu qu'à agir de même. Eux également n'ont pas eu à le regretter. Tant pis pour les obstinés réfractaires. Ils ne connaîtront jamais un présent du ciel. Le « chipiron » peut se préparer d'une façon moins choquante pour l'œil. On le fait, grillé, farci. J'avoue le préférer, et nous

sommes nombreux dans ce cas « in su tinta » comme on dit en Pays Basque espagnol, c'est-à-dire avec son noir. Une autre spécialité du cru, le « ttoro ». Prononcez en mouillant les deux t. On en préparait d'excellent chez Panxika. Il s'agit d'une soupe de poissons, bien garnie, odorante, bien pimentée. Les ingrédients sont divers et de prix : colin en belles tranches ou en miettes, moules fondantes, bouquets dodus, langoustines à forte carapace, déconcertantes avec leurs grosses pattes crénelées, sans oublier tout ce qui contribue à la vertu du tout. Pour fortifier le relevé, on met dans la soupe du pain grillé, frotté à l'ail et tout imbibé d'huile. Il importe de ne pas attendre que le « ttoro » refroidisse. Il vaut surtout à une bonne température, celle qu'il a quelques instants après sa sortie du feu. Il ne faut point lanterner. C'est le moment à saisir. Bientôt il sera trop tard. Le sortilège n'agirait plus. « Ttoro » « chipirons » avaient leurs jours sans et leurs jours avec. Ce que l'on servait communément, sans que cela paraisse une festivité ni quelque chose d'espéré, de salivé à l'avance, c'était les sardines au grill que l'on sentait de loin. Parfois quelques dorades, quelques mulets ou de ces poissons dont la notoriété reste à établir et que l'on pêche, sans difficulté, à l'embouchure de la Bidassoa. Que boire pour faire passer toute cette alchimie aux relents de feu ? Du cidre... c'est sûr, mais... aussi et surtout du « gros rouge » avec un penchant quand on pouvait s'en procurer pour le « macho » d'Espagne, plus robuste car de degré alcoolique supérieur.

Un voisin ne semblait point concerné par la Cidrerie ou le Restaurant, ni troublé par les odorants effluves qui partaient de ce dernier. Maurice Veil... un homme très connu dans la Rue parce qu'un peu à part de la communauté, tout en s'y étant inséré. On le disait issu d'une philosophie religieuse autre que la chrétienne. L'affaire Dreyfus n'avait que très peu touché cette terre éloignée, alors, de Paris qui était le point central de l'intrigue amorcée, des menées poursuivies et des scandales qui en résultèrent. Aussi les retombées s'en trouvèrent-elles fort atténuées et l'oubli de cette tache d'avant 14 facilité. A Hendaye, on n'en était pas à un certain antisémitisme. Monsieur Veil ne pouvait donc être rejeté pour ce qu'il avait reçu en naissant, ni même laissé à l'écart. On ne le suspectait point. On ne pouvait lui en vouloir. Il ne faisait de mal à personne. Tout au plus entourait-on son personnage d'une certaine étrangeté. On n'aurait pu s'étendre longuement sur la différence qui existait entre lui et nous, mais elle existait, plus sentie que constatée. Une façon à lui de vivre, d'agir, de se vêtir, sans rien d'outrancier, de choquant, tels étaient les fragiles indices d'une ascendance différente de la nôtre. Sa casquette, qui fut fraîche un jour, ne le quittait pour ainsi dire pas du matin au soir, chez lui comme dehors. Elle contribuait à le distinguer de l'ensemble des hommes d'ici. Entre autres signes particuliers, une petite barbiche, style second empire, pointait d'un menton anguleux. Monsieur Veil sortait, hormis lorsque le temps était chaud, drapé dans une abondante pèlerine de laine qui lui tombait presque sur les pieds. Sa chaussure de prédilection était le sabot de fantaisie à large empeigne de cuir noir. On pouvait le voir en fin de semaine, le dimanche après-midi et le soir monter la côte et s'en aller au cinéma les Variétés, sur le plateau d'Irandatz, cinéma qui remplaça un ancêtre-précurseur le Palace cinéma qui fonctionna durant la tourmente de 14-18. Il est toujours intéressant d'être en face du passé et de découvrir ce qui constituait la vie d'antan. Je fus attiré naguère par un numéro de la Petite Gironde portant la date du vendredi 11 juin 1915 et lus à la chronique hendayaise l'annonce suivante : « *Palace Cinéma : la Direction du Palace Cinéma prévient le public hendayais que le spectacle du dimanche 13 juin, comprendra un film sensationnel (2 400 mètres) « Sans famille », drame tiré du célèbre roman de Malot. La partie comique sera, comme d'habitude, un des principaux attraits de la soirée qui se terminera par les actualités 1914-1915.* »

Une telle présentation où perce la rareté des spectacles ne manquerait point de surprendre aujourd'hui. Pour en revenir à Monsieur Veil, disons qu'il était affecté au con-

trôle des entrées aux Variétés. Pour nous gamins, qui, de temps en temps, fréquentions la salle obscure, nous ne pouvions qu'avoir une respectueuse considération pour cet énigmatique qui nous ouvrait la route du merveilleux. En outre, si nous étions de la Rue du Port, nous ne pouvions ignorer son sanctuaire de photographe, de bibliothécaire, une salle où le patron s'y retrouvait dans une confusion déroutante et n'hésitait pas beaucoup quand vous sollicitiez un livre à la dérive sur un rayon poudreux.

De quelles séries s'agissait-il ? Beaucoup de romans populistes ou de mœurs. C'est en fréquentant le conservatoire de Monsieur Veil, j'en usais avec délectation quand l'occasion m'en était offerte, que je me suis familiarisé avec certains auteurs qui faisaient se pâmer les soubrettes et les amoureux, se révolter les humbles mais qui aujourd'hui connaissent le grand noir de l'oubli. Demandez à un jeune de cette fin de siècle qui est Decourcelle Pierre, vous n'en tirerez rien. Et pourtant ce nom chante encore dans ma tête, peut-être moins en raison de la substance de son œuvre et de sa valeur que parce que aperçu, lu et relu sur la couverture. Et puis les titres se voulaient évocateurs. Ils emportaient avec eux de jeunes enthousiastes à la rêverie naïve.

Les romans policiers, les romans classiques, les œuvres principales du XVII<sup>e</sup>, du XVIII<sup>e</sup>, du XIX<sup>e</sup>, étaient en bonne place, mis à la disposition de tous par ce diable de vulgarisateur qui avait su rassembler un véritable trésor bien que le papier soit jauni par l'âge et la jaquette décolorée et écornée. Il y avait dans la pièce une grosse boîte avec son œil qui vous fixait obstinément et son drap noir dont se coiffait entièrement, l'opérateur-sorcier qui donnait ainsi l'impression de disparaître pour une tâche magique. Le vénérable et imposant appareil photographique. La boîte sortait pour les grandes occasions, pour les noces surtout. La façon souveraine dont procédait Monsieur Veil pour fixer à jamais le moment historique où une compagnie joyeuse est rassemblée, puis ensuite pour prendre, à part, les époux, lui conférait un ascendant indiscutable. Sans lui, la cérémonie aurait perdu de son intérêt et dans tous les cas, elle aurait subi le préjudice d'être amputée d'une partie de son essentiel.

On venait aussi, parfois, chez Monsieur Veil pour des photos-souvenirs ; des photos en vue de documents à établir. Le fait n'était pas fréquent, toutefois. D'abord cela coûtait cher, en un temps où les salaires étaient maigres, et l'Administration n'avait pas encore assujéti les citoyens à de contraignants dépistages. On pouvait penser que les activités de Monsieur Veil étaient par trop réduites pour s'avérer très rémunératrices. Il est patient, toutefois, qu'elles lui suffisaient. Il n'avait rien d'un misérable. Un modeste soit, un homme sobre. Un célibataire endurci qui savait s'en tirer au mieux avec des gains mesurés et divers.

Une grange qui paraissait désaffectée nous offrait son hospitalité, plus bas. Elle dépendait des locaux occupés par une famille dont les enfants étaient de nos amis. Qu'il s'avérait souvent le bienvenu ce semblant de hall où néanmoins la lumière ne se montrait point généreuse. Comme nous l'apprécions, cependant que les jeux d'extérieur nous étaient interdits par la pluie ! Nous y avons créé maintes scènes sans nous soucier du décor. Nous étions chez nous, entre nous. Pour nous il ne s'agissait point d'un coin pour rebut, d'un débarras anonyme, d'un « surchargé » de décombres, d'un dépôt de ce qui ne servait plus mais que l'on conservait, « en cas », pour un usage futur, pour un dépannage. « Objets inanimés avez-vous donc une âme ? » a demandé le poète. Nous nous serions bien gardés de répondre à l'interrogation par la négative surtout que parmi toutes ces choses dont on avait hésité à se défaire, définitivement, en considérant qu'elles faisaient partie de la maison, nous trouvions maints objets qui servaient à nos pantomimes.



La propriété du Docteur Durruty suivait. La dernière avant la Baie. Décidément les docteurs se trouvaient aux premières. J'ai peu connu le Docteur Durruty. Ce que j'en ai su c'est sa qualité de basque bon teint, avec une personnalité bien établie. On le sentait bien du pays. Pas besoin d'adoption pour lui. Maintes personnes ont traversé le grand parc clos et boisé pour venir le consulter sur des sujets qui ne concernaient pas tous la thérapeutique. Ses réflexions, ses avis, ne laissaient, paraît-il, personne indifférent.

Le bout du voyage... la fin de la rue... une petite place, en surplomb avec au fond le bord d'une belle rade. *(Des ruines ont bien existé place du Port, contre la maison Suertegaray, souvenirs des 26 avril 1793 puis 7 octobre 1813 où bombardements et pillages furent importants. En 1927, il n'en restait plus rien. Vers 1865, devant l'afflux des touristes voulant aller à Fontarabie, on aménagea le Vieux-Port.)* Une murette en demi-lune couronnant une haute muraille portait un garde-fou à claire-voie qui avait subi une curieuse agression. Un véhicule débridé, sans conducteur, était venu s'écraser contre la balustrade de fer qui, sous la violence du choc, avait cédé. La brèche fut longue à être comblée et la carcasse de l'infortuné, assaillie par le flot montant, rongée par le sel, rouillée jusqu'à la corrosion extrême, servit longtemps de repaire aux crabes que l'on voyait grouiller à marée basse dans l'épave peu décorative.

La muraille, de toute évidence, faisait partie des restes arrangés des fortifications. Les parcelles, les vestiges de ce qui constitua une défense indispensable en un point particulièrement ouvert, vulnérable, jalonnent encore une fraction des bords de la Baie. Si en fin de Rue du Port, l'arrondi central tombe directement dans le flot, à marée haute, ou sur les algues et la vase, à tout autre moment, les flancs collaient à des terre-pleins, inégaux en surface comme différents en affectation. A gauche, c'était le domaine du franc parler, de la vie indépendante, l'endroit choisi par une famille qui se voulait à part du restant des concitoyens. A droite, la guérite aux armes de la République annonçait, par cela même, l'officiel. La Douane y avait élu domicile avec le voisinage, indispensable en secteur frontalier, des services de police affectés au contrôle des identités de ceux qui partaient pour l'Espagne ou qui en venaient. Le môle suivait : une simple langue maçonnée, souvent agressive par l'eau, souvent recouverte. Les barques, quand le moment le permettait, y laissaient ou y prenaient les voyageurs. Fontarabie n'est pas bien loin. Quant à nous, gamins, nous étions attirés par le coin gauche, indubitablement. L'originalité s'y manifestait. Tout d'abord la résidence empruntait beaucoup au bois de construction. Pas question d'étage. De plain pied, presque à toucher l'eau sur un côté ; adossée à la côte sur l'autre façade. Une maison, comme on n'en trouvait pas une autre dans la Rue, qui ne manquait point de place et se terminait par une vaste salle, fenil sans herbe, grenier sans grain, atelier providentiel, lieu de spectacle où nous recevions deux êtres d'exception, Jean et Maurice, puînés d'une famille nombreuse de pêcheurs dont la belle santé éclatait. L'air du large, l'absence de contraintes, une vie naturelle y étaient pour quelque chose. La mère, les premiers de la famille, bien que très avenants, n'intéressaient pas outre mesure, les fidèles au rendez-vous que nous étions. Jamais nous n'eûmes l'impression d'être des importuns. Tout respirait la bonne franquette même si Jean et Maurice nous recevaient en grands patrons. Jean était un peu notre aîné. Maurice de notre âge. Tous deux jouissaient d'une agilité surprenante, d'une maîtrise certaine. Nous admirions leur aisance dans l'eau.

N'ayant jamais eu recours à un quelconque moniteur, ils nageaient avec une facilité qui faisait notre admiration. De vrais poissons qui nous surprenaient également par leurs longues évolutions, bien au large. Il leur est arrivé, bien souvent, d'aller toucher Fontarabie sans qu'un acerbe « carabinero » leur en fasse grief, et de revenir frais, comme s'ils n'avaient couvert que quelques mètres. Et avec ça, des as de l'aviron. Ils manœuvraient dans Chingudy avec un art consommé, celui du navigateur chevronné, qui va, guidé par son intuition. Ce n'est pas eux qui auraient buté contre ces satanés bancs de sable, qui ne sont pas loin d'affleurer quand l'eau s'en va. Ils connaissaient trop bien les parages, en savaient tous les secrets, toutes les chausse-trapes, tous les canaux à emprunter, pour être victimes d'un quelconque blocage. Leur aisance à la rame, nous laissait toujours dans une haute considération admirative.

Comment pouvaient-ils, être à ce point, maîtres de la conduite alors que nous savions, pour nous y être risqués, qu'il n'y a pas plus capricieux, plus instable, plus difficile à manier que la barque, surtout de petite dimension. Jean et Maurice possédaient deux youyous. Nous le crûmes lorsqu'ils nous assurèrent qu'ils en étaient les constructeurs, à part entière. Il est certain que tout cet outillage que nous voyions dans la grange devait servir à quelque chose, devait être l'indispensable pour créer du beau, du surprenant. Les deux frères avaient une adresse manuelle, innée. Sans apprentissage ils confectionnaient des miniatures ravissantes aussi bien que des objets importants. Nous nous demandions bien comment ils pouvaient être les détenteurs d'une telle maîtrise. Maîtres ils l'étaient, également, pour mener à bien des spectacles, que sous leur direction nous organisions. Ils avaient même élevé une scène authentique, à laquelle ne manquait pas le classique rideau fait d'étoffes au bord de la ruine. J'ai déjà évoqué l'autre salle dont nous disposions. Elle était moins importante, moins bien équipée que la leur... que la nôtre pouvions-nous dire car nos deux mentors se seraient bien gardés de conserver, pour eux seuls, le libre usage. Nous avons donc, une préférence certaine, pour ce théâtre au bord de l'eau. Nos après-midis de représentation étaient parfois troublés, par des cris, des imprécations, venus du dehors. Il y avait au foyer une vieille grand-mère, du type même de celles que l'on voit dans les contes. D'un âge plus qu'avancé, d'une maigreur décharnée, d'un accoutrement où le fané le disputait au haillon. Souvent en butte aux lazzis des gamins –« cet âge est sans pitié »- du haut de la Rue ou des quartiers périphériques, elle y répondait par toutes sortes de malédictions, en demandant à la Vierge de la Guadeloupe de s'en faire l'exécutante. Notre petit groupe ne se serait jamais risqué à ces impertinences coupables et peu courageuses. Nous étions trop bien dans notre milieu de rêve. Et pour rien au monde nous n'aurions voulu entrer en conflit avec Jean et Maurice.

Jean devait connaître une fin prématurée non sans s'être jeté dans l'aventure. On n'a pas du marin dans le sang, pour demeurer rivé au même coin, pour si attachant qu'il soit et si grand le culte que l'on lui voue. Maurice devait mettre à profit ses exceptionnels talents des doigts. Alger connut son heure de gloire. Il fit carrière dans la création et le commerce des fins objets d'art. Chers amis, nous vous devons beaucoup. Pour le rêve que vous fîtes naître chez d'innocents sédentaires, vous méritez un grand merci.

On parle beaucoup, en ce moment, des « rues piétonnières ». Oh ! La laide locution pour dire, tout simplement, que l'on rend l'usage exclusif de certaines voies à ceux qui vont à pied, tout en frappant d'interdit les dangereux et encombrants véhicules qui, peu à peu, s'en étaient rendus maîtres.

La Rue du Port appartenait aussi bien aux riverains qu'aux passants. Les trottoirs existaient. On pouvait y voir, en plein travail, des sandaliers, assis devant leurs petits établis, tirant l'aiguille, des étals qui ne se souciaient guère d'encombrer et des matrones dé-



formées par les maternités rapprochées et nombreuses qui discutaient le coup, « langue verte » dehors.

Mais la chaussée était aussi mise à contribution. Non seulement, on y circulait, sans hâte, sans crainte, mais on y stationnait pour commercer entre amis. De petits groupes se formaient spontanément, ignorant le temps et les tracas. Le tram pouvait bien arriver. C'était un familier, un ami qui s'annonçait de loin, et qui avait la vitesse en horreur. Le fiacre ne répugnait point à s'arrêter, un instant, pour participer aux parlotes, ou à se déporter pour ne pas perturber les conversations. Les chars à bœufs des « boueux » passaient lentement, cahotants et dispensateurs de remugles. Des cris, des appels fusaient : ceux gutturaux des marchandes de sardines, paniers plats sur la tête, ceux du rémouleur qui s'aidait souvent d'une singulière flûte de Pan pour signaler son passage, ceux des bateliers qui hélaiement les passagers en puissance et aussi ceux, joyeux, clairs des enfants qui jouant aux « gendarmes et aux voleurs » se livraient à d'interminables poursuites qui ne les exposaient à aucune périlleuse rencontre avec de redoutables engins.

La bonne vie, la douce existence, les instants précieux dans cette vieille Rue du Port quand on avait encore tout le temps d'en profiter !

### 3. Ségrégation à l'étage

C'est certainement pour l'avoir confusément ressentie dès ma plus tendre enfance que la trop grande différence entre les individus, pourtant constitués de façon identique, de toute évidence non autres dans les balbutiements de l'humanité, voués au même devenir parce que mortels (car qu'importera alors soit aux os, soit aux cendres tout le clinquant du cercueil), reste une écharde qui me fait toujours mal.



Nous habitons un immeuble de la Rue du Port, situé là où la pente s'accroît après le plat relatif du Palais de Cristal. En face de nous s'étirait une ruelle qui, à son départ, séparait la maison de la modiste et du fabricant de pelotes, avec sur le trottoir la borne-fontaine de la poste. Notre demeure, immatriculée par la suite, sans se prévaloir de rien d'extraordinaire n'avait cependant pas à rougir de son état. C'était une trois étages sur rez-de-chaussée. Celui-ci était occupé par une boutique et par un magasin. Si je me risque à employer deux termes différents pour deux points de vente voisins, c'est que si l'un faisait frais et coloré avec son renouvellement de quatre-saisons, l'autre s'avérait plus cossu, plus imposant, plus d'un autre univers avec les articles d'épicerie qu'il mettait en vedette. La boutique des fruits et légumes pêchait aussi par manque d'ordre et par négligence du soin. Coxépa (Cochépa), la vieille Coxépa n'en pouvait mais. Son âge constituait un handicap certain ainsi qu'une excuse valable. Ce que j'ai surtout retenu d'elle, c'est son caractère renfermé ; bougon en permanence, sans retenue ; et son abord difficile pour

un enfant. Il aurait semblé qu'elle se méfiait des culottes courtes. Peut-être appréhendait-elle la confrontation avec les jeunes énergumènes qui tourmentaient son alter ego du fond de la Rue ; l'aïeule de chez Jean et Maurice ! Puisque nous cultivions des jardins qui nous fournissaient suffisamment de quoi faire notre soupe et garnir nos plats, je n'étais que bien rarement envoyé en commissionnaire chez Coxépa. La vieille marchande avait deux fils qui ne vivaient pas avec elle. L'un, établi à Hendaye, au Quartier bas, comme entrepreneur de charpente, venait la voir souvent. L'autre, apportait avec lui, à l'occasion de permissions annuelles ou plus espacées, la part de merveilleux qui s'attache aux terres lointaines, aux contrées exotiques dont les noms sonnent de façon particulière aux oreilles de ceux qui ne sortent pas de chez eux.

Madagascar, où il travaillait dans les Douanes, avec Tananarive sa capitale, était alors quand on en parlait devant moi de ces pays de rêve quasiment inaccessibles pour qui ne tient pas du destin un privilège inexplicable.

L'épicerie Dubecq m'était plus familière. J'y passais de longs instants à contempler des boîtes, des paquets, des bouteilles aux couleurs vives, aux inscriptions suggestives ; à humer la cannelle, le poivre ; à me griser de l'arôme du café grillé ; et, aussi, à répertorier tous les « Pierrot Gourmand » qui offraient une riche gamme de berlingots, de

sucettes, de fondants. Je n'étais pas peu fier lorsque Valentine, la fille du maître de céans, une lettrée, puisque institutrice quelque part, qui portait des lunettes, ce qui à mes yeux ajoutait à son prestige et à la grandeur de son geste, m'offrait une praline ou une dragée. J'appréciai à l'époque davantage les gourmandises que la grande fille bien en chair qui me les offrait et pour laquelle je ne pouvais avoir aucun regard concupiscent. Il y avait dans un coin de la vitrine, annoncée par un nom bizarre, très dur à lire et impossible à prononcer, de cette marchandise que nous avait révélée les Américains, lors de leur passage, et que nous ruminions avec constance ou que nous transformions en longues bandes ténues que nous étirions aussi longtemps que nous le permettait l'allongement du bras.

Nous pénétrions dans notre immeuble par un étroit couloir, celui qui séparait les deux magasins dont nous venons de rappeler l'existence. Il n'eut pas été impossible de pénétrer, à partir du couloir, dans l'un ou dans l'autre par deux portes. Mais seuls les tenanciers pouvaient s'offrir ce droit de passage. Il ne m'est jamais venu à l'idée, d'entrer par un autre endroit que la porte donnant sur le trottoir de la Rue ; l'accès des chalands. Le couloir était court. Et très vite l'on se trouvait confronté avec l'escalade. Il n'aurait pas été très commode de se trouver alors avec un « descendant » tellement l'escalier était exigu. Passe encore sur la « tirebouchonnante » disposition. Mais la largeur manquait outrageusement. Malheur à l'obèse ou même au ventripotent. Il ne leur restait plus qu'à se présenter de profil et se livrer à un singulier exercice de coulée « distordante ». Pas mauvais au demeurant comme hygiénique mouvement ! Tant pis pour celui qui avait forcé sur le flacon. Il trébuchait, se cognait au mur et à la rampe. Mais lui, du moins, trouvait dans l'étroitesse, l'assurance d'un guidage providentiel.

Deux pas de porte signalaient l'appartement bourgeois. Quand on sortait de l'étriqué, on était surpris de se trouver dans un « quatre pièces » où la place ne semblait point très mesurée. Deux donnaient sur le balcon perché au-dessus de la rue. Le balcon, de toute évidence, était la marque d'un certain milieu, l'attestation d'une aisance certaine. De l'extérieur il suffisait de jeter un coup d'œil vers le haut et de considérer ces immeubles à plateforme en saillie sur la façade. Là se trouvaient l'au-dessus de la moyenne. La cuisine et la salle à manger ouvraient sur une galerie d'où l'on apercevait, immédiatement au-dessous, légumes, fruits, fleurs et plus loin la montagne espagnole, Irun, ses toits, ainsi que la débonnaire Bidassoa. A l'étage numéro un vivaient les protégés de la propriétaire, Mademoiselle Carmen et Félix, frère et sœur. Ils l'étaient également du maître des lieux. Mademoiselle Carmen, une infirme, ne quittait pas son fauteuil de torture. Félix était un nerveux entre les nerveux, un agité parmi les remuants, un pique-assiette dont l'activité consistait à faire le valet de nettoyage, sans plus. Une femme de ménage préparait les repas quotidiens. Félix avait un péché mignon, comme beaucoup de laissés pour compte de sa sorte ; de marginaux à qui pèse une cruelle relégation. Le « pinard » ne lui faisait point peur. Il n'y crachait pas dessus. Du moins quand il en avait. En famille, c'était du compte-gouttes dont on usait.

La malade impotente pour circuler n'avait pas de paralysie oculaire ou linguale. Son autorité restait entière. Félix la craignait. Mais dès qu'il pouvait enfreindre l'interdit il ne s'en privait pas. Ne disposant que d'un argent de poche très mesuré, il lui fallait profiter, au maximum, des offres qui lui étaient faites. L'un de ses fournisseurs n'était autre que mon père. Félix n'avait pas son pareil pour capter la bonne nouvelle, celle de l'arrivée du baril de « rouge » de chez Iribarne. Un naturel et l'infaillible radar l'avertissait de la livraison et de la mise en perce.

« Monsieur Henri, allons soyez sérieux !... ne lui donnez pas à boire... si vous saviez dans quel état il se trouvait... pourquoi ne pas lui dire non... » disait la douce Mademoiselle Carmen à mon père, rétrospectivement le plus souvent car l'excellent homme évitait autant qu'il le pouvait de se rendre dans l'appartement des deux célibataires, en période de surchauffe. Mais il ne pouvait, cependant, pas y couper toujours.

« Ce n'est rien Mademoiselle... Il n'avait fait que goûter... un tout petit verre » répondait-il pour sa défense et celle du gourmand. Il est certain que Félix tenait mal le godet. Comme l'opération se passait dans la cave, en sous-sol, il faut dire que l'on assista, plusieurs fois, à de très « titubantes » remontées.

Le propriétaire, Don Nicolas, consul d'Espagne, tenant à la gare un établissement de passage et de banque, n'habitait pas là. Heureusement, ses reproches eussent été plus rigoureux. Sut-il exactement les frasques de Félix ? Les lui cacha-t-on ? Est-ce en raison de cela, pour y pallier qu'il fit venir à Aizpurdy, son domicile, ses deux obligés ?

Au second, vivait un vieux couple dans un appartement de même disposition que le premier. Lui fut Chef de Gare, à Irun, à la « Estacion del Norte » (compagnie espagnole des Chemins de Fer). Un monsieur trépidant, à la voix enrouée, fumeur impénitent, grand amateur de gros piment rouge (le morone) braisé ; toujours bien mis ; une barbe poivre sel qui apportait une incontestable distinction... Elle, une Béarnaise, très fière d'avoir connu et approché Barthou, l'homme politique d'Oloron, une femme ayant encore un port altier malgré l'âge et qui certainement dans sa jeunesse avait dû être une belle fleur. Leur orgueil, à tous deux, venait de leurs deux fils, français à part entière, reçus aux grandes écoles d'où ils sortirent avec ce titre, honoré et réservé à l'époque, d'ingénieur. L'aîné, en plus, tenait une place exceptionnelle dans leur cœur. Ils le vénéraient d'autant qu'il avait connu une fin glorieuse –à leur sens- sur le champ de bataille au cours de la guerre 14-18.

Jusqu'au second palier, l'escalier était plongé, en permanence, dans la semi-obscurité. Mais plus on montait et plus ça s'éclairait. Là-haut, un châssis à tabatière avait mangé les tuiles et laissait passer la lumière du jour. Celle blafarde de la lune également par les nuits avec.

Nous logions au troisième, sous les combles. Au terminus de la spiroïdale succession de marches. Sans transition l'on butait contre deux portes. On empruntait le plus communément celle de gauche. Tout, chez nous, contrastait avec le confortable agencement des étages précédents. Tout était exigü. Tout annonçait la condition modeste. Les pièces où l'on semblait avoir fort lésiné en hauteur n'avaient que tout juste de la place pour contenir les meubles. Ces derniers n'étaient ni imposants, ni luxueux. La cuisine et une chambre donnaient sur la rue. Pas de balcon. Une simple balustrade, avec un petit accoudoir, garantissait du vide qui vous saisissait, vous glaçait, vous faisait reculer lorsque vous n'en aviez pas l'habitude. Le plafond se trouvait à même les tuiles. Une personne de grande taille l'eût touché sans grand effort. Les soirs de grande tempête, nous entendions le sifflement, le mugissement, les bourrasques d'un vent tout proche de nous. La cuisine où nous vivions, en général, avait plus du réduit que de la belle pièce. Mais que nous importait ! La chaleur du cœur valait pour nous toutes les richesses. La cuisinière y prenait une place considérable. Mais quoi de plus naturel, estimions-nous ! Au lieu de nous plaindre d'être par trop resserrés, nous nous accoutumions à frôler un auxiliaire aussi précieux. L'abat-jour qui pourtant n'était tenu que par un fil court arrivait à la tête de mes parents. Mais il avait fallu faire des nœuds pour éviter tout contact. Une table collée au mur, trois chaises glissées dessous, constituaient l'essentiel du mobilier de cuisine.

La vaisselle était rangée dans un noir placard creusé dans le mur, sur l'évier. La cuvette de mauvais grès portait un trou d'où s'exhalaient des refoulements malodorants.

Cependant, là, dans la cuisine, dans la chambre on était encore dans la partie éclairée. Pour compléter un appartement aussi peu luxueux, nous disposions, en surplus, de deux pièces, sans ouverture ; une soupenne avec un lit et à l'entrée, derrière la porte de droite donnant sur l'escalier qu'il fallait laisser ouverte si l'on voulait y voir, un local baptisé salle à manger où nous n'allions que pour les grandes occasions, quand nous recevions, et dans la mesure où les modestes appointements de mon père –petit employé à la Compagnie du Midi- le permettaient. Les commodités se trouvaient bien à part. Il fallait passer par un couloir pour y parvenir. Elles se trouvaient sur le derrière de la maison, juste au-dessus des galeries d'où les favorisés des premiers et du second avaient prise sur l'extérieur sud.

Heureusement qu'une lucarne y avait été ouverte. Sans cela, on n'aurait eu que les ténèbres comme accompagnement. En plus de l'aération cette percée portant jambage et fronton donnait droit à une vue plongeante et circulaire sur le lointain. Il importait certes de faire un petit effort, de se percher sur les rebords du trône et de ne point se soucier des senteurs trop tenaces. Et alors quel spectacle ! J'y ai passé dans ce mirador, de longs instants. Des instants de ravissement dans la contemplation d'un extérieur immuable, celui de la montagne et de la baie ; ou changeant, celui du trafic incessant sur les voies de garage de la Compagnie. Je regardais ces belles locomotives à vapeur que l'on vidait de leur coke inutile, que l'on remplissait, à nouveau de noir charbon, que l'on approvisionnait en eau et qui soufflaient, fumaient, ahaiaient et se laissaient emporter sur la plaque tournante. Que n'ai-je envié, ces jours-là, les noirs mécaniciens, les maîtres de ces monstres. Combien de fois accoudé à la lucarne où je voulais voir le hublot de la locomotive, ne les ai-je pas singés et ne me suis-je point figuré, dans ma position statique, aller de l'avant par les villes et par les champs. Qu'il est riche celui qui peut vivre par l'imagination ! Cela n'empêchait pas notre modeste condition, la différence de position, l'inégalité dans le logement et dans un même ensemble.

## 4. Concepts phrétiques en résurgence

### Le hochet parachutiste

Il se trouvait donc, à la cuisine, une balustrade, nullement d'apparat, devant la baie vitrée qui tombant bas fournissait l'air et suffisait, du moins fallait-il s'en contenter, pour éclairer dans la journée. Ajoutons qu'à cet endroit précis le garde-fou s'avérait indispensable. Autrement comment éviter, une fois ou l'autre un accident dû à une fatale aspiration. Et d'un troisième !... Les balustres n'avaient rien de compliqué, mais d'une solidité éprouvée. Tout ce que l'on attendait d'elles. Des barres de fer, tout simplement, sans ornements mais avec des joints. Elles prenaient solidement au socle de base. Les grandes personnes, les adolescents utilisaient la tablette d'appui du dessus. Entre elle et le haut de l'ouverture un court guichet –à peine l'espace pour le tronc et la tête- sur lequel retombait, presque à son niveau, l'avant-toit. Il était assez malaisé de se trouver, à deux, à la fenêtre.

Il y avait souvent un gros bébé derrière la balustrade. On pouvait l'y laisser en toute quiétude. Pas de risque qu'il passe entre les barreaux. Aucune crainte à avoir pour qu'il ose se hisser. Il était bien trop lourd pour cela. La position assise, derrière la grille, lui revenait de droit. Le bébé, c'était moi...

Il y avait des risques prévisibles au départ inopiné de jouets dans le grand vide du dessus de la rue. J'appris plus tard –lorsque je fus en âge de capter le message- que j'avais été l'auteur d'un incident, banal entre tous, mais qui me plongea dans la plus grande affliction. Du moins si j'en crus mes rapporteurs. Comment en aurai-je douté puisqu'il s'agissait de mes parents ! On m'avait, paraît-il, doté d'un hochet de la prime enfance. J'y jouai quand un beau jour, soit par étourderie, par énervement, soit parce que las du cher objet, soit animé par un confus désir de voir ce que cela donnerait, je le fis passer par un jour. Il plongea irrémédiablement. Un passant m'assura-t-on le reçut sur le crâne, sans mal, je le suppose, mais en s'interrogeant sur la nature du projectile... Un O.V.N.I. ? (En parlait-on à l'époque ?)... un noyau céleste ? (l'infortuné était versé dans la connaissance des astres)... ou, tout simplement, un corps étrange emporté puis délaissé par le vent. Comme il se brisa en mille morceaux –paraît-il- l'infortuné ne connut jamais la nature du projectile.

De quoi s'agissait-il au juste ? Ma mère voulut me le révéler un jour. Je ne l'écoutai que très peu, ce qui fait que l'oubli passa par là. Mais voilà, qu'au fil des ans ce jouet, qui ne pouvait être qu'exceptionnel, revient me préoccuper. Je le conçois comme une merveilleuse boule magique, légère, faite d'un riche amalgame, et dans laquelle jouaient quantité de petits lutins en donnant d'agréables tintements. Boule enrichie de mille couleurs. Evidemment, je ne puis que la pressentir. Elle en moi. En moi, très confusément. Mais je la vis. Je la touche bien qu'impalpable. Elle ne me quitte pas. Qui pourrait expliquer ce lent et souverain travail d'emprise. N'est-ce point là l'irréel, la chose qui ne reviendra pas mais qui demeure vivace ; la troublante saisie de tout l'être par un « non connu », le « resurgissement » d'un fait qui a marqué sans que l'on en ait eu conscience ?

## **Le chaton**

Il y avait un petit chat galeux, très très maigre qui n'arrivait point à prendre le dessus. Il fallut s'en séparer. Mon père partit avec le pauvre animal et revint seul. Je ne revis jamais la pauvre bête. Je crois en avoir éprouvé une amère rancœur, sur le moment. Qui était ce chat ? Pourquoi me souvenir de lui, tout particulièrement ?

## **La vaguelette**

Avez-vous remarqué lorsque la vaguelette vient mourir sur la plage ce liseré blanc qui s'élève au-dessus de la barre brune du sable soulevé et qui ne dure qu'un court instant ? Juste celui nécessaire à l'arrêt du flot qui vient jusque là et qui repart aussitôt. Allez savoir pourquoi, je ne puis encore, me trouver au bord de la mer, sans toujours éprouver, quand cela se produit, ce même sentiment de surprise et aussi de regret. Celui qui me prenait, tout entier, au temps jadis.

J'avoue bien humblement ne pas avoir retrouvé le G.I. américain, lors d'une rencontre, dans les tout premiers jours qui suivirent la libération de notre région en 1944. Leurs calots couleur kaki et leur blouson ne me disaient rien. Pas plus que leurs engins, appelés « jeeps », trop sommaires pour être des voitures de tourisme ; de capacité trop réduite pour en faire des camions voire des camionnettes. Il m'a fallu attendre la télévision pour y voir plus clair et ressaisir des images du passé lorsque je n'avais pas encore quatre ans. Les westerns –au demeurant souvent à thème ridiculement demeuré ce qui n'empêche point les chevauchées ahurissantes, ni les rafales de colts, ni les tueries trop abondantes- m'ont remis en présence de ces yankees que je vis Place de la République aux environs de 1917. Que l'on excuse mon imprécision. Je n'aurais point le mauvais goût d'insister à vous dire que je remonte à un temps où le grand brouillard m'enveloppait. Ils revenaient, les Américains. Les mêmes. Leur grand chapeau bordé de cuir, leur veste marron, leur pistolet au flanc, leurs bottes montant haut. Tout y était. Et même venant du Texas cet important tuba, cet énorme bombardon et ce bizarre hélicon basse, gros boa à bouche énorme, au milieu des cuivres de la fanfare militaire. Identique allure martiale et bon enfant à la fois. Visage dur ce qui n'empêche pas le franc éclat de rire. Mélange de débonnaire et de force. Tout cela il y avait bien longtemps que je l'avais approché ; petit, inconscient et imprécis témoin.

La mastication du « chewing-gum », par un artiste et non en pâle imitation, je la retrouvais. Le noir me revenait –comme autrefois- un être étrange qui semblait d'une autre planète ; mon œil de bébé n'ayant été confronté jusque là qu'à la chair blême. Ce n'était plus le nègre familial, c'était celui de mes tous débuts, celui qui surprenait la population médusée d'Hendaye et intriguait –c'est certain puisque cela ressort aujourd'hui- un innocent. Re... bonjour le yankee d'avant l'armistice. C'est bien toi que j'ai retrouvé, toi qui ne fus qu'un météore dans un esprit qui ne pouvait te retenir.

## **Pourquoi ?**

Ces sortes de résurgences profondes, venues du noir, antérieures à la protection – formée ou coïncidant avec l'entrée dans le raisonnement ne seraient-elles point le fait d'une conscience qui précède obscurément la faculté de concevoir, le fait donc d'un principe intime et la preuve manifeste qu'il existe des pouvoirs spirituels et sensoriels qui opèrent dès l'arrivée au monde.



## 5. Quand le drame passe au-dessus de la tête

En 1914, je n'avais qu'un an. C'est dire que je ne sus rien des préparatifs de guerre, des tractations, des allégations, des coups de poing sur la table et aussi des menées criminelles, mais ô combien décisives au regard de la grande tuerie qu'elles fomentaient. Seule « La Petite Gironde » pouvait colporter tout cela. Mais j'étais dans l'ignorance totale et pour cause. Pas davantage je ne pouvais saisir les commentaires qu'on faisait sur les nouvelles diffusées par cet unique canal de communication. Et d'ailleurs m'en souciai-je ?

J'assistais du haut de ma « vigie » aux rassemblements aux abords de la borne-fontaine, ce lieu prédestiné pour apprendre du nouveau, vrai ou faux, dans les limites de la réalité ou dans l'exagération. Je n'entendis pas l'instituteur M. Lassalette –qui ne devait pas revenir du front- annoncer « Madame Béatrice, cette fois, hélas ! C'est fait... la guerre est déclarée ». Il venait remplir avant la classe son seau de tous les matins et ce pour une des toutes dernières fois. Je ne fus point sensible à ce déferlement de cloches qui s'obstinait à sonner, d'une façon anormale, en envoyant dans les airs des notes qui annonçaient un malheur... C'était la guerre. Déjà la veille, Jaurès avait été lâchement assassiné. Je ne saisis rien au tragique événement, moi qui une quinzaine d'années plus tard devait être séduit, et pour longtemps, par la vie, l'ascendant verbal et moral, la générosité du socialiste qui me révélèrent avec la foi des convaincus mes maîtres de l'Ecole Primaire et du Cours Complémentaire.

Je ne me suis pas demandé, à l'époque, pourquoi ce grand vide, soudain, autour de moi ; vide des hommes, vide produit de petits vides échelonnés, qui ne m'atteignit point. Le devais-je au fait que mon foyer n'était pas touché ? Mon père, malade et aussi requis sur place par la Compagnie. De ces avantages qui compensent –et combien en de telles circonstances- des servitudes, des déboires de la condition de petit employé-matricule. Rien de changé donc chez nous.

Comme je n'avais pas le temps de faire ample connaissance avec le reste de la famille, mes oncles en l'occurrence, et comme ils habitaient loin –oui les moins de cent kilomètres séparant Hendaye du sud des Landes paraissaient une distance énorme- je ne pouvais pas les trouver manquants.

« Le <sup>(1)</sup> Jean-Baptiste est à... le Pierre a rejoint... le Paul est parti.... » La liste de nos proches passait dans la bouche de mon père et de ma mère sans que j'en sois ému.

De nos jours, l'automobile aidant, on promène bébé. Peut-être s'éveille-t-il à la compréhension. Mais en 14 la vie se déroulait en vase clos. Aussi que pouvait un cerveau encore endormi ? Je m'habituais à vivre dans un univers de femmes. Si je mettais le nez à la fenêtre, si je sortais, partout la robe l'emportait sur le veston. A ne voir que de l'élément féminin, que quelques vieillards –ne parlons pas des enfants, laissons-les pour l'instant hors du coup- ou que quelques mines qui faisaient peine avec leurs stigmates de souffrance ; on était en bon droit de se demander si l'on n'avait pas supprimé, à tout jamais, les hommes.

Pas tout à fait cependant. Il en venait parfois, mais des sortes d'étrangers pour un enfant de moins de cinq ans qui n'avait pas eu avant ce satané mois d'août 1914, le temps de les approcher suffisamment. Des étrangers, ils en avaient hélas ! toute l'apparence. Ils

---

<sup>1</sup> Comme mes parents s'exprimaient en gascon, il faut dire que le nom est précédé de l'article (lou = le)

différait par leur tenue, leur sacré bleu horizon. Ils arrivaient amaigris, hâves, barbus. Ils passaient leur journée à flâner de par la rue ; à tenir la vedette au milieu de « cotillons » assemblés autour d'eux ; à retrouver de chères habitudes à la cidrerie qui n'avait pas fermé ses portes. Et puis ils repartaient comme ils étaient venus. Un beau matin, fini.

« Où est le monsieur d'en face ? » demandait l'enfant. « A la guerre » lui répondait-on. A la guerre... à la guerre... Mot affreux en lui-même, porteur de toutes les imbécilités, de toutes les atrocités, de toutes les laideurs de l'âme humaine mais qui avait pour le bambin une résonance particulière, moins hideuse qu'en réalité parce qu'il ne savait pas et qu'il ne pouvait pas savoir. D'ailleurs qui à l'arrière réalisait exactement les horreurs, les indicibles cruautés que le sort réservait à la première ligne ?

Il se fit, autour de moi, un grand envahissement du noir. Des voisines changeaient d'un jour à l'autre la teinte de leur robe, abandonnant la nuance claire et joyeuse. Les clientes aperçues dans les magasins semblaient vouées à la sombre couleur. Était-ce une mode ? Je sus, plus tard, que non et quelle en était la raison.

La conversation des grands, des dames en général, avait quelque chose d'insolite. On usait beaucoup en ce temps-là du prénom qui faisait familier pour évoquer quelqu'un que l'on situait dans un pays, à consonances bizarres. On parlait moins haut, pour l'annoncer replié dans un hôpital ou « fait prisonnier ». « Fait prisonnier ». Cela n'a rien de terrible quand on est loin. Et cependant que de tourments occasionne cet état ! On en avait cependant l'intuition car une tristesse, née certainement de la crainte d'une trop longue absence, perçait toujours, dans les propos qui concernaient les captifs.

La voix baissait... comme prise par l'intense émotion « on est sans nouvelles... il est porté disparu... il a été tué à ... » Je ne réagissais pas. Le porteur de la mauvaise nouvelle, dépêché par la mairie, pouvait bien passer devant moi. Je ne me doutais pas le moins du monde de la profondeur du drame qu'il venait annoncer aux proches du soldat que l'on ne reverrait plus.

Au second, chez nous il y eut l'énigme Joseph. Joseph... Joseph souvent, entre mes parents, il était grandement question de lui. On me cachait, me semblait-il quelque chose. Comme si c'était moi le concerné, en premier lieu, par un drame survenu. On semblait lutter contre l'évidence. Et cependant le désespoir se lisait sur le visage de la vieille dame. Ses vêtements s'étaient mis également... à la mode... au noir. Le vieux monsieur se repliait sur lui-même. Il se renfermait boudeur, comme obstinément fâché à cause de quelque chose ou contre quelqu'un.

Ah ! Ces conversations des temps de guerre autour d'un innocent enfant. Comme elles purent, insensiblement, le marquer au point que nombre de phrases lui reviennent encore aujourd'hui à l'esprit.

« Il paraît que c'est quelque chose d'affreux ces tranchées... cette vie au contact continu avec la boue.

« Et avec les poux qui vous assaillent, les pauvres... *(Les soldats évidemment, pas de janotisme déplacé S.V.P.)*

« Enfin les Boches *(de grands méchants, sans nul doute, en déduisais-je à l'époque ; des monstres d'une redoutable espèce)* reculent *(où, quand, comment ?)*

« L'artillerie (*de quoi s'agit-il ?*) a bombardé les positions ennemies.

« Les chars sont entrés en action (*où sont passés les bœufs, réminiscence de l'attelage que je voyais passer pour enlever les ordures ?*)

« La Croix-Rouge (?) est intervenue.

« Les nôtres ont avancé... Ils ont cédé un peu de terrain... sont repartis de plus belle ((*ton très « cocoriquiste » de l'annonciatrice*). (*Pourquoi ne pas participer à sa fierté, à sa joie ?*)

« Les Boches (*encore eux... décidément... les tristes individus*) capitulent (*enfin... la bonne chose, le barbare réduit à quia*).

« Le 75 (*à élucider*) est irrésistible et le lebel (*autre mystère*) incomparable.

« Ils ont osé (*qui ils ?*), ils ont lancé les gaz (*oh ! les incongrus que ces ils ; les puants « pétomanes »*).

« Les Maréchaux, un Tel, un autre presque Tel, ont dit (*oublié depuis l'apophtegme*)... Le Général a commandé (*quoi et à qui ?*)... Le Commandant a pris la tête (*de qui ? pour la parfumer peut-être, pas pour la couper !*)... Le capitaine a prêché l'exemple (*dans quelle église ?*)

« Nos braves poilus (*ont-elles vu les « jacasses », l'anatomie des susdits*). »



Et pour terminer des trésors de géographie, une inflation de noms d'ailleurs, le tout péremptoirement affirmé par des mémères qui n'ont pas souvent dépassé les limites d'Hendaye... la Somme... Verdun... le Chemin des Dames... l'Argonne... Vaux... des noms qui chantent quand on est à l'abri, des noms qui incitent à la rêverie un nouveau venu sur la sphère des hommes. Des mots étranges, certainement sympathiques puisque dits avec joie... armistice... fin du cauchemar. Des noms vénérés comme Clémenceau, Le Tigre, Foch, Joffre, etc. etc.

Un lieu à Hendaye m'intriguait tout particulièrement... la villa Marie. Quel est le bétotien qui a voulu que ce castel, situé en retrait de la rue qui vient du Vieux Port et mène à l'église soit une villa (maison de campagne élégante affirme le Larousse ; alors, comment douter ?)

Enfin, ne cherchons pas la petite bête puisque de toute façon le parc y est.

Cette curieuse et belle demeure, excitait ma juvénile curiosité, disais-je, avec son immense croix rouge sur fond blanc qui paraît la façade.



Des dames, de belle présentation, tout de blanc vêtues, c'est-à-dire de pied en cap, un mouchoir immaculé enfermant leur chevelure, avec l'insigne cruciforme carminé au milieu du front, allaient et venaient, empressées, douces, souriantes. Dans le parc de singuliers personnages erraient. Ils semblaient chercher, interminablement, quelque chose ou attendre quelqu'un. Qu'avaient-ils donc besoin de ces surprenants appareils, de ces torses jambes bipèdes sur lesquelles ils s'appuyaient à partir de leurs aisselles et qu'ils tenaient à pleine main grâce à une petite barre de jonction au milieu. Pourquoi toutes ces cannes dont usaient des êtres en bizarre tenue. L'uniforme me fut-il assuré. Pourquoi ces voitures sur lesquelles certains –pourtant de la même espèce que les autres- se laissaient pousser ? A quoi jouaient-ils ? Que signifiaient tous ces manèges ?

Et derrière les vitres que voulait dire ce perpétuel remue-ménage ?

Toujours la même, l'obsédante réponse au curieux impénitent et insatisfait que j'étais... des blessés ! Des blessés !... Cela sonnait drôlement.

Avec ça une tristesse pesante, généralisée, une grande tristesse, une nette perception de la souffrance.

Un beau jour débarquèrent, venus on ne sait d'où (ici c'est l'ignorant total que j'étais qui parle), de grands diables, au langage étrange, des blancs, des noirs qui se comportaient d'une façon qui nous semblait contraire à l'usage, au nôtre, évidemment. Qu'avaient-ils à ruminer, sans cesse ? Pourquoi remâchaient-ils ainsi de supposés aliments ? Et ces grands chapeaux ! Craignaient-ils l'insolation ? Et cette tonitruante fanfare dont les explosions sonores secouaient les vieux arbres de la place !... Les Américains !... Les Américains !... Allez en savoir davantage. Qui les a appelés ? Que sont-ils venus faire ? Pourquoi se sont-ils si rapidement sublimés ?

Je n'ai point connu, réellement, le bac de Santiago. Je n'ai aucun souvenir que l'on m'y embarquât dès les premières manifestations de la pénurie de cette indispensable base de l'alimentation pour un Français : le pain. L'ouverture du pont routier sur la Bidassoa ; en 1917, tout juste un peu en amont du pont international des Chemins de fer qui, lui, servait depuis 1864 ; facilita grandement les voyages. Je n'ai aucun souvenir, ni personnel, ni rapporté plus tard, de tracasseries administratives insupportables, pour passer en Espagne. Nous allions « de l'autre côté » assez fréquemment. Surtout quand le « manque » se faisait trop sentir. Irun devenait la terre promise. On y trouvait du pain blanc, à volonté. Irun échappait, de toute évidence à la tristesse, à la vie arrêtée en partie que l'on notait à Hendaye. Les beaux magasins, aux devantures généreusement approvisionnées dont je me souviens, bien que cela soit fort lointain ! Fallait-il que le contraste fut remarquable pour qu'un enfant de quatre ans le saisisse ! Et tout cet élément masculin qui déambulait de par les rues, que l'on voyait dans les boutiques ou qui s'activait sur les chantiers ou dans les ateliers.

Heureux enfants espagnols qui avaient conservé leur père, leurs aînés ! Beaucoup d'Hendayaises avaient, certainement, quelque mal à contenir leur jalousie, à cacher leur infortune. Mais la faim –surtout celles des gosses au foyer- leur faisait braver le spectacle douloureux par la comparaison qu'il comportait. Combien, en France, eussent aimé avoir le privilège d'habiter à la frontière pour pouvoir se ravitailler ainsi ! Car on rapportait aussi des fruits et de la viande, souvent à la barbe des douaniers ou avec leur complicité tacite. Que pouvaient-ils humainement interdire ceux qui jouissaient de la sécurité cependant que beaucoup de leurs concitoyens, de leurs parents, de leurs amis souffraient et mouraient au front ? Merci, de tout cœur Irun pour ce pain lourd que je continue à priser.

Mais tout n'était pas sympathique, pour nous, sur l'autre rive de la Bidassoa. Pourquoi ces exclamations rugueuses comme « les salauds ! » lorsque sonnaient allègrement les cloches de Fontarabie ? Je ne savais pas à l'époque –ou je ne m'en souciais pas- qu'elles saluaient une victoire allemande. Fontarabie avait-elle encore dans son cœur le souvenir de Charles Quint pour se réjouir ainsi d'un malheur français ?

Tels étaient certains à-côtés par lesquels on pouvait, à Hendaye, considérer le drame qui de 14 à 18 ébranla la planète.

## 6. Retours

J'avais franchi un nouveau seuil, celui qui vous marque en créant une amorce de personnalité. J'étais élève chez « les grands », à part entière car tenu à passer par le Cours Préparatoire, en quelque sorte l'antichambre de transition. Un an, cela passa vite. Ensuite l'essor en compagnie relevée !

De la Maternelle –en pleine guerre avec toutes les perturbations que cela comporte- je ne me souviens que très peu. Si. J'étais mené par une cousine, plus âgée d'au moins un lustre. Est-ce parce que j'accusais cette pourtant innocente du forfait de m'arracher à mon poste d'observation et à la tranquillité du foyer pour m'enfourner dans un monde étranger ; est-ce pour cela que bien longtemps, je lui en ai tenu rigueur en ne me sentant aucune attirance vers elle ?

Revenons à notre nouvel état et situons-le. Il y avait déjà quelques mois que le canon s'était tu. Hendaye avait repris, pour les garder cette fois, peu bon nombre de ses fils. Pour nous, enfants au tempérament malléable, ils devinrent vite des figures familières. Si nous n'avions pas eu la possibilité de les connaître avant leur mobilisation, ils ne tardèrent point à reprendre toute leur place dans notre petite société. En premier lieu, qui étaient-ils pour nous ? Des combattants. Ce nom de combattant ; un attribut également ; quelle résonance pour de jeunes cerveaux !

Un mélange de référence honorifique et de mystérieuse appartenance à une catégorie bien à part. Nous y reviendrons car nous les retrouverons, les combattants présents dans maintes manifestations publiques ultérieures.

Un certain nombre s'était remis à la besogne comme si rien n'avait perturbé quatre années de leur vie. En général, ils reprirent leur ancienne place. Apparemment sans stigmates éprouvants des dures années passées au combat, assez valides presque tous et la jeunesse aidant, ils récupérèrent vite et jamais ne constitueront un corps de marginaux.

D'autres, cependant, eurent plus de mal à se remettre des pénibles secousses. On en voyait, dont une manche –quand ce n'était pas les deux- flottait inutilement, stupidement, privé d'un membre qu'on avait laissé dans quelque hôpital ou sur le champ de bataille. Quelques-uns allaient sur un pilon qui rendait difficile leurs déplacements. Je me souviens d'un blessé avec un gros soulier, à très épaisse semelle ; une chaussure anormale qui indiquait une amputation ou importante dégradation du pied. Le mutilé était le Receveur Buraliste dont j'ai déjà parlé. Un certain nombre avait une figure terreuse, exsangue. On sentait bien l'atteinte profonde de leur organisme par quelque chose d'horrible... Les gazés !... Une catégorie d'éprouvés, bien spéciale, que l'on savait condamnée, l'ypérite continuant sa perfide et inexorable destruction. On voyait aussi, parfois, un individu qui hâtait le pas, le visage dissimulé au maximum et qui semblait redouter tout contact humain, qui paraissait fuir comme pris de honte. Une horrible blessure à la face était la cause de leur trouble profond.

Les « gueules cassées » comme on les appela avaient, en effet, quelque chose de monstrueux avec cette défiguration par des éclats d'obus. Les uns avaient les pommettes enfoncées, d'autres des parties de maxillaire emportées, d'autres encore un trou béant à la place du nez ou d'épouvantables cicatrices violacées, des stries enlaidissantes au possible. Mais tous ceux-là avaient, au moins, eu la chance de revenir chez eux, de retrouver les leurs. Même fort atteints dans leur chair, ils pouvaient encore chercher et trouver un

réconfort auprès des êtres qu'ils aimaient. L'espoir tenace qui les tenaillait au profond des tranchées, l'espoir de revoir Hendaye, vivants, était enfin une réalité.

Mais il se trouvait des manquants... en grand nombre. Des manquants dont on avait été averti de la disparition en un lieu donné, dont on connaissait l'endroit de l'inhumation. Mais aussi hélas ! Des manquants portés disparus. Deux fois morts en quelque sorte. La plupart des mamans, des fiancées, des grandes sœurs avaient recouvré le sourire d'antan ; ce sourire perdu ou mis au rancart. Toutes cependant ne s'en étaient jamais séparées. Une minorité s'accommoda très bien d'une situation particulière en trouvant des consolants particuliers. Laissons-les à leur remords, si du moins elles en éprouvèrent. Les autres, reprirent goût à la vie. Cela se lut sur leur visage, se nota dans leurs propos et se remarqua dans leur allure plus dégagée, plus juvénile. Les gamins participèrent au bonheur des retrouvailles. Pour eux, c'était davantage celui de la présence réelle, assurée de cet être particulier qu'on appelait « papa » mais dont on ignorait presque tout.

Hélas ! Beaucoup trop de regards demeurèrent fermés, beaucoup trop de corsages se vouèrent –et pour longtemps au noir, beaucoup trop d'épouses ou de promises ne purent se défaire d'une sorte de pénible lassitude qui les tenait, très souvent, au bord des larmes. Et combien furent-ils les orphelins, témoins de la joie de leurs camarades privilégiés, qui posèrent la question que l'on tentait d'éluder « et le mien où est-il ? Où est mon papa ? Quand va-t-il revenir ? »

Les Maîtres des grandes classes ; des anciens de l'école qui avaient repris leur fonction ; conduisirent leurs élèves à la gare, à plusieurs reprises. Ils devaient le faire avec quelque émotion. Il s'agissait, en effet, d'aller faire cortège à un soldat hendayais, tué quelque part, loin, tout d'abord inhumé provisoirement, en terre étrangère et que l'on rendait ; enfin et pour toujours, à son petit coin. Oui, émus ils l'étaient sans nul doute, ces instituteurs, car ils en revenaient de la grande boucherie. L'un d'eux avait été touché par les gaz. Ils réchappaient de l'atroce, certes. Cependant ayant été confrontés à la souffrance et à la mort, ils ne pouvaient avoir oublié ces indicibles moments d'épouvante. Avertis de la monstrueuse duperie, de l'infâme exploitation du carnage, pacifistes par éducation et vocation, ils avaient faite leur la phrase d'Anatole France « on croit mourir pour la patrie... on meurt pour des industriels ».

Ils n'allaient donc pas, avec leurs jeunes disciples, à la cérémonie sans quelque amertume et sans révolte intérieure contre l'aberration de la masse cocardière qui ne voulait –ou ne pouvait- point voir tous les requins, repus du sang des soldats depuis les maîtres de forges et d'autres grands fournisseurs du ravitaillement militaire jusqu'au trafiquant de basse extraction qui « embusqué » profite d'une de ces situations où tout se vend et à haut prix, l'adjectif haut prix en mauvaise part car touchant au vil et au sordide avec l'abjection qu'ils supposent.

Une foule nombreuse avait déjà envahi les abords de la gare quand se présenta la juvénile colonne. Les enfants furent conduits, sans plus tarder, dans le secteur des Messageries ou de la Petite Vitesse (entendez par là les quais où abordent les wagons de marchandises). C'est de là que tout devait partir. Un cercueil, au bois terni, preuve d'une mise en service déjà ancienne, fut descendu du grand coffre roulant qui d'ordinaire sert au transport des marchandises vulgaires. Nombreux, sans doute, furent ceux pour estimer très pénible que ce soit seulement cela qui fut offert à la dépouille mortelle d'un soldat, tombé au « champ d'honneur » (comme ils disent les « patrio-phages »), pour son ultime voyage. Le cercueil fut déposé pour un court instant sur un tout simple catafalque. Un drap



tricolore le couvrit en entier. Un détachement de l'unité navale de surveillance de la Bidassoa et des environs maritimes immédiats rendit les honneurs.

Je ne sais ce que l'on remarquait le plus chez ces marins de parade... leur bizarre crête de coq –une pelote rouge- posée sur leur bonnet plat, tout bleu ou... leurs leggings d'un blanc irréprochable qui finissaient en guêtres dont l'épatement couvrait amplement le dessus du soulier qui n'avait rien à voir avec le godillot du terrestre fantassin. Un être peu sympathique, parce que criant trop fort et trop sec commandait ces automates. Chez lui rien de très attirant, pas même cette casquette bordée de fils dorés et parée d'une ancre de marine, en pure perte quant à l'esthétique et également bien dérisoire pour afficher une quelconque supériorité.

Les réceptions, civile et religieuse, accomplies ; le long cortège s'ébranla, à vitesse très réduite, derrière le char funèbre tiré par des chevaux peu nerveux. Tout ce qui était valide à Hendaye était présent au rendez-vous pour cette retrouvaille et cet hommage. Il était certain que l'on recevait autre chose qu'une pauvre caisse de bois avec le peu de restes qu'elle pouvait contenir. On reprenait contact avec un être que beaucoup avaient bien connu et qui en ce jour de retour devenait le familier de tous, l'intime de tous. Sans hâte aucune, la côte de la gare, en direction de la ville fut entamée. L'air suintait la tristesse. Dans la colonne très longue un silence quasi-total. Beaucoup de drapeaux émergeaient de la foule. Quelques-uns portaient du crêpe. En bonne place dans le cortège se trouvaient les chanceux, les heureux revenus du front, avec des poitrines sur lesquelles oscillaient, trépidaient, s'entrechoquaient médailles militaires et croix de guerre. Mais, en ce jour de piété, on n'avait point le cœur à dauber sur un étalage par trop ostensible de décorations. Même, nous enfants, éprouvions de la surprise admirative, pour ce qui nous semblait plus qu'une récompense –notre âge nous interdisant d'aller jusque là- mais une marque de distinction, de consécration indubitable. L'élément féminin participait en nombre à la cérémonie. Pour une fois, même chez les femmes qui avaient retrouvé leurs « très chers », on avait rangé les langues pourtant si agiles habituellement.

Et soudain, sur ce vide, cette absence de souffle, cette retenue de vie, éclata la manifestation du désespoir, de la douleur, de la précarité de l'existence. Elle émanait de la marche funèbre de Chopin que jouait l'Harmonie municipale reconstituée.

Tout d'abord le martèlement lent, profond, appuyé, grave qui annonce le drame ; puis une élévation, une échappée pour retomber ensuite pour un instant. Le ton monte à nouveau, se fait plus fin et c'est le pleur tenu, le regret susurré, exprimé en demi-teinte, répété presque imperceptiblement comme si l'on cherchait à fuir l'insupportable. Puis le souffle s'amplifie, renouvelé. La plainte croît mais en conservant toute sa tendresse éplorée. Il est, ainsi, de ces instants où la détresse gravit de trop hauts degrés dans l'aigu. Elle revient, comme surprise elle-même par sa trop grande manifestation de douleur, au lent et sourd registre de la mort. L'Avenue de la Gare, le Vieux Pont, la Place de la République, la Rue du Port connaîtront toute la soirée, l'envoûtement de cette musique de recueillement, de cette colère de l'âme déchirée, de cette protestation illusoire contre un sort inéluctable.

Le soir tombera lourd ; plus mélancolique qu'à l'accoutumée, même si dans le fond de l'âme de beaucoup perce cette satisfaction de voir épargné à un enfant du pays, l'ensevelissement lointain, en terre froide, au milieu de l'insupportable indifférence étrangère.

Je fus plus touché, plus attristé, par un retour, que le commun des Hendayais. Cela lorsque revint, lui-aussi, un être que je n'avais pour ainsi dire fait qu'entrevoir, à l'occasion d'une trop brève échappée du front mais qui s'empara de tout moi, en ami c'est certain ; en symbole surtout. Il est ainsi des traces plus durables, plus profondes, plus sublimées en quelque sorte ; laissées par un aperçu, par un effleurement que par une pratique continue. La force de l'habitude, la lente anesthésie de l'accoutumance enlèvent le côté mythique de la première révélation. Celui qui revenait aujourd'hui, ce beau capitaine, le fils de nos deux voisins du second, avait eu sur moi cette emprise qui porte à l'idéalisation. Ingénieur des Arts et Manufactures –quelque chose de mystérieux et de transcendant pour l'enfant que j'étais et à qui on l'apprit-, capitaine d'artillerie, il fut fauché à un âge (trente et un ans) qui offre toutes les brillantes possibilités d'avenir. J'étais au rendez-vous quand il revint, le cœur gros, très gros. Et dans le panégyrique qui lui fut adressé des expressions comme « Chevalier de la Légion d'Honneur » « Décoré de la Croix de Guerre » me pénétrèrent d'orgueil comme s'il s'était agi de quelqu'un de mes très proches. Mais ne l'était-il pas très proche puisqu'il m'avait conquis, en de très courts instants, Monsieur Joseph ?

Toutes ces minutes de rêve, d'il y a peu, me revinrent fidèlement à l'esprit cependant que nous cheminions vers le cimetière.

Je revoyais ce képi avec des bandes dorées –pourquoi trois ?- le croissant au milieu du front, comme l'astre du soir dans le ciel, ce bon visage dont la lèvre supérieure était barrée par une belle moustache noire, cet œil vif, pénétrant, mais si empreint de générosité.

Je revoyais ce beau costume militaire avec ces barres, trois, toujours trois, ces barres dorées sur le bas des manches. « Pourquoi papa n'en a-t-il pas ?... et pourquoi son papa, non plus » questionnai-je sans obtenir de réponse.

Je revivais cette cérémonie au piano, où il me mena. Que joua-t-il ? Je ne le sais et ne veux point le savoir. Toujours est-il que pour moi ce fut un morceau des dieux qui d'emblée me conquit. Je fus subjugué par ces petites plaquettes, noires et blanches, d'où tout semblait venir et sur lesquelles les doigts du magicien, mon nouvel et impérissable ami, s'activaient.

Peut-être, encore, aujourd'hui, est-ce là que je trouve l'explication à ma préférence, entre tous les instruments de musique, pour le piano. Je trouve ses accords d'une noblesse, d'une grande richesse, d'un sérieux dans le grave, d'un aérien dans l'aigu, comme le départ d'une âme qui prend son essor. Soit plainte, soit joie, soit tendresse, soit fierté, soit force, tout y est dans le piano.

Je passai, les quelques journées où il fut là, à solliciter le Maître. Il ne se faisait point prier, heureux de faire plaisir à un bambin que sentimentalement il avait adopté. Peut-être cherchait-il dans la candeur un oubli des affres de la guerre. Puis le récital terminé, après que je l'eus assailli et contraint par mes « encore » il me soulevait, me hissait à bout de bras, me faisait bien plus haut que lui. Mes cris joyeux le récompensaient. Mon exigence pour recommencer la voltige trouvait en lui un compréhensif exécutant, au sourire toujours présent, sous l'œil attendri de la vieille maman.

Et puis, hélas ! Un jour il partit mon beau, mon grand capitaine. Fermé le contrevent du piano ! Personne pour le soulever et tirer de l'instrument de ces accords merveilleux ! Même si l'on me permit de glisser mon doigt sur les touches, cela ne dépassa pas, pour

moi, la tentation de la curiosité. Maintenant c'était fini. Tout demeura silencieux. Seul mon regard se portera, souvent, sur la belle photo de mon prestigieux officier, sur ce sous-verre où le morceau de ruban noir attestera la profondeur du drame.

## **7. 1921 : Offrande de la pierre et du bronze**

### **Patrie : dénaturation, mystification**

Dans le sillage de la « victoire » et de son enfant, ce traité de Versailles, porteur, dès sa naissance, de miasmes microbiens, néfastes à échéance (vingt ans) ; pour honorer des « preux », des « héros », des « martyrs », des « magnifiques », des « ceux qui enflamment par leur exemple », des tout ce que vous voudrez comme exaltantes épithètes, à condition de ne pas se trouver dans le lot des victimes, pour donc magnifier, non sans arrière-pensée personnelle du reste, ceux qui tombèrent à la guerre, on fit surgir, en France jusque dans la moindre commune, ces témoignages de reconnaissance éternelle qu'on appela Monument aux Morts ; terme usité et consacré même si l'édifice faisait parfois défaut. L'imagination aidant ; le génie créateur toutes fusées dehors ; le désir de faire connaître sa griffe excitèrent à qui mieux mieux les architectes, les sculpteurs, les décorateurs. Une fièvre érectile s'empara des grandes villes comme des bourgades. Ici ce fut la large paroi élevée ; ailleurs la classique pyramide ou l'obélisque de hauteur réduite ; plus loin la stèle monolithique plus trapue ou tout bonnement la statue de circonstance – guerrier en action ou terrassé, mère éplorée – sur un piédestal cubique. Mais que ce soit le simple mur d'une maison commune ; la grande muraille construite tout exprès ; la colonne ou bien le socle, tous portèrent en lettres d'or, des listes plus ou moins fournies, selon l'importance de la localité, des héros morts pour la « Patrie ».

Nous y voilà. La grande mystification... le grand mot lâché... l'alibi de tous ceux qui s'en tirèrent... la justification odieuse de la sanglante boucherie. J'ai déjà cité Anatole France. Je ne dirai pas ce qu'il en pensait.

« Patrie » ! Le mot souverain ; l'excuse facile de « l'armons-nous et partez » ; la bonne conscience des goussets bien remplis et ne cherchez pas trop comment, ça pue. Au passage, je ne résiste pas à la tentation de vous livrer une anecdote dont je vous garantis la stricte véracité. Il y avait deux frères (ne précisons ni leur nom, ni l'endroit où ils habitaient, leur cas ne devant pas être unique)... il y avait donc, deux frères ; l'un avait réussi dans la vie (sens de réussir, celui que l'on donne au chanceux parvenu, même sans talent, ni mérite) ; l'autre pourtant issu de la même veine (j'insiste là-dessus), pas plus sot au demeurant mais arrêté définitivement à la condition d'ouvrier... 14-18... L'un était au front, en première ligne, dans la boue, dans la sordide sape, bon pioupiou de deuxième classe. (Vous devinez lequel). L'autre, à la veste galonnée mais à l'abri, à quelques lieues, assez importantes, du carnage (vous saisissez de qui il s'agit). Echange épistolaire ; épisodique, soit ; mais de bonne tradition, toutefois, entre frères. Comme le mal loti se plaignait sur une « bafouille » des conditions épouvantables de sa vie de troupe, le privilégié qui avait le temps de se livrer à des spéculations hautement philosophiques, lui répondit péremptoirement « il faut être patriote ! » (Ceci par écrit, en ajoutant mentalement le décisif grand dieu). Appelez cela comme il vous convient. Moi, je vous dis que question mufle-rie on ne fait pas mieux. Et quel manque de cœur ! Alors que l'on a sa précieuse personne bien à l'abri, on prétend motiver celui qui est constamment exposé au danger par une valeur dont on a trahi le sens depuis longtemps... Etre patriote... Aimer sa patrie... Qu'est-ce que cela veut dire ? La chose vaut bien qu'on s'y arrête un instant. Si l'on s'en tient au lexique, patrie égale « pays où l'on a reçu naissance » avec cependant de l'extrapolation dans l'air, puisque ce mot concerne également « la nation dont on fait partie » « la société politique dont on est membre ». Pourquoi nous arrêter en si bon chemin ? Pourquoi ne pas parler de la « mère patrie » cette fallacieuse invention pour éloigner la métropole qui tient sous ses lois une colonie occupée par la force ! Mais de grâce, arrêtons-nous de fréquenter l'imposture ! Voyons plutôt ce qui n'est pas laid dans la sémantique du mot.

Qu'un pays soit la « patrie des penseurs », d'artistes, de savants, quoi de plus attachant !

Que le ciel pour le croyant, soit la « céleste patrie » qui y trouverait à redire tant que cela !

Que la Laponie soit « la patrie du renne », l'Espagne « la patrie de la tauromachie », la France « la patrie du bien manger », l'Angleterre « la patrie de l'humour raide » etc. etc. quoi de mal en l'occurrence !

Comment trouverions-nous étrange que Virgile ait pu écrire « Ne sommes-nous pas citoyens d'une même patrie, le monde ? » ou que l'apologiste chrétien Tertullien affirme « Le monde est une république, (patrie) du genre humain. »

« Ubi bene, ibi patria » ; la patrie là où l'on est bien. Où sont avec cela les accents enflammés de Rome et d'Athènes, ces paradigmes anciens de la fibre « patriotique ». Comme c'est bien mieux. « Mort pour la Patrie » ou « Pour la France » selon l'inspiration du graveur vise-t-il quelque chose de semblable ? Tout d'abord en considérant la question par le côté le moins vétilleux, on peut ne retenir de ces expressions que le « passez muscade » tentant de trouver un semblant de prétexte –et lequel !- à un assassinat.

- « Mais, me direz-vous, beaucoup de futures victimes sont parties la « fleur au fusil », pour Berlin, donc consentants jusqu'à l'enthousiasme.
- Comment le nier, hélas ! La surchauffe des esprits ne date point d'aujourd'hui, ni même des premiers jours d'août 1914. Mais est-ce là une raison pour s'en tirer avec un facile –bien fait !- ou –bien cherché-.
- D'accord, d'accord. Mais n'oublions jamais, les manipulateurs, les teneurs de ficelle qui ont accumulé les énormes profits sur le sang et qui sont aux premiers rangs pour une fausse glorification posthume. »

« Mort pour la Patrie ! » On veut voir là, la consécration solennelle, le suprême accomplissement d'un don total pour quelque chose qui dépasse tout, qui a valeur unique. Qu'est-ce donc que cette valeur ? En quoi réside-t-elle ? Que porte-t-elle, en elle ?

Essayons de trouver comment la considérer. Une communauté d'origine ? Aléatoire la prétention à un sang identique ; de frontières ? Avec leur relative élasticité... ; de langue ? Pourquoi alors tant d'ardeur à tuer les vernaculaires ; de religion ? La négation outrancière de diverses chapelles ; d'habitudes, de modes de vie ? Quoi de pareil, à Lille, Strasbourg, Bayonne et Perpignan ; d'histoire ? Difficiles avec tous les chassés-croisés au cours des âges ; de climat ? Peut-il y avoir uniformité ! ; De maîtrise dans certain sport ? D'éphémère apparence ; d'état d'esprit ?

Heureusement être le nombril du monde ne constitue point le souci majeur de tous ; d'inventions, de création, de génies ? Comme s'il pouvait y avoir une source unique et majeure ! Arrêtons là notre fouille. Ces éléments dont on veut faire, avec d'autres laissés dans l'ombre, les constituants de la patrie, n'en sont certainement pas étrangers mais sont soit trop restrictifs, ou paradoxalement veulent trop s'étendre.

Avoir mis en commun, même si cela peut sembler risqué et susceptible d'être remis en question, les souvenirs des heures glorieuses ou douloureuses du passé ; les grandes œuvres des écrivains, des artistes, vivant dans un territoire défini, le plus souvent, etc.

usant de règles de langage, de conceptions plastiques identiques ; la volonté de continuer à avancer dans un cadre semblable, avec une éthique semblable, ou s'en tenant à des traditions semblables ; l'exigence de « vivre au pays » selon une expression qui ressort de plus en plus ; avoir mis cela en commun et pour couronner le tout, être animé comme Jaurès l'affirmait superbement « pour l'immensité des tombes et le tremblement des berceaux » voilà la plus saine, la plus sage, la plus exacte, la plus fidèle image de la patrie.

- « - Alors pourquoi tant de violence contre l'inscription portée sur la pierre ?
- Ce n'est point de l'inscription en elle-même qu'il s'agit ; mais de l'usage frauduleux que l'on en a fait.
- Je vous comprends un peu mieux. A votre sens, précisez ce qu'il convient de faire.
- Dénoncer sans timidité l'imposture, la laide spéculation, sur un concept élevé et de toujours grande résonance, pour cacher le plus vil calcul qui soit c'est-à-dire l'enrichissement sur les décombres et pour se donner bonne conscience d'avoir assisté au massacre sans réagir, sans participer si ce n'est pour en retirer de substantiels et odieux profits. »



## **Pieux souvenir ou bonne conscience ?**

« Comment se fait-il, demandai-je un jour alors que j'avais atteint l'âge où l'esprit critique s'éveille ; comment se fait-il qu'apparemment ce soit seulement après la guerre de 1914-1918 que l'on éleva tant de stèles, tant d'édifices pour « honorer » les soldats « morts au champ d'honneur ». Notez au passage que je veux bien que l'on rende hommage, honneur et respect à ceux qui ne reviendront plus vivants mais que je trouve un peu fort que le champ de bataille soit considéré comme un lieu où la dignité morale connaît son plein épanouissement.

- Voilà question et observations pertinentes. Je n'y avais point songé me répondit un adulte ami, pourtant sagace.
- N'y a-t-il pas eu au cours des siècles d'autres tueries, d'autres hécatombes ?
- Oh ! que oui.
- Et pourtant point de traces généralisées, cependant que, maintenant, pas un village n'a voulu demeurer à l'écart.
- Tous en effet ont tenu à témoigner leur reconnaissance.
- Est-ce reconnaissance ou mode ?
- Les deux peut-être.
- Toujours est-il, vous l'avez affirmé vous-même, que par le passé des exterminations, en grand nombre, eurent lieu. L'ère napoléonienne n'est pas si lointaine, à peine un peu plus d'un siècle. Si le Lavis de notre enfance a parlé du grand empereur qui faisait trembler les rois étrangers ; si les manuels d'histoire qui furent nos informateurs, au Cours Complémentaire, à la Sup, au Lycée comme à l'Ecole Normale nous apprirent l'œuvre administrative, le Code Civil du Consulat et de l'Empire, comment ont-ils pu mettre sous le boisseau le côté humain, ne dire que peu de chose, rien parfois, des coupes sombres dans la population ? Combien de soldats sont tombés en Italie, en Egypte, en Autriche, en Prusse, en Russie et en France ? Pourquoi alors n'a-t-on pas pensé au monument ?
- Peut-être parce que la Restauration a voulu effacer tout ce qui rappelait l'usurpateur.
- Cela ne me satisfait point. Au contraire elle aurait dû mettre en évidence tout le mal fait par le « petit caporal ».
- Oui, mais qui aurait pris l'initiative de la collecte des fonds nécessaires à l'édification d'un mémorial par commune ?
- Et avant Napoléon, comme après lui d'ailleurs, combien de fils de France « partis joyeux pour des contrées lointaines » ne sont jamais revenus ? Cependant, rien sur la pierre à leur sujet et surtout pas dans les petits coins.
- Vous oubliez aussi le soldat (hum !) inconnu mis symboliquement sous l'Arc de Triomphe pour que soient honorés en lui les 1 400 000 morts français de la Première guerre mondiale.
- Non, j'y venais. Rien de tel avant notre époque. Au fond cela valait mieux. Quel est, au demeurant, cet inconnu ou plutôt que représentent du point de vue moral ce dépôt, cette flamme et ce triomphe ?
- Triomphe de quoi au juste ?
- Peut-être une imitation des Champs-Élysées où ne séjournaient que les âmes vertueuses. Si l'on en croit l'Odyssée, un printemps éternel y régnait, « le soleil y répandait toujours sa lumière ; jamais la pluie ni les orages ne venaient attrister les héros qui y vivaient dans une félicité parfaite. »
- Ne trouvez-vous pas cette évocation politique bien idyllique ?

- Je l'ai fait à dessein. Que peut-il y avoir de commun entre ces mythiques héros grecs, comblés, magnifiés ; je dis bien héros mythiques et tous les gisants, tous les disparus dont le présumé hôte de l'Etoile serait le représentant ?
- Je ne le vois pas.
- Et si toutes ces œuvres architecturales, ces marques de reconnaissance suprême, ces flammes du souvenir, ces hommages pompeux n'étaient que la recherche de la tranquillité, le merci « honteux, inavoué » de ceux qui ont survécu –et qui se croient définitivement à l'abri- cela parce que des malheureux furent sacrifiés ? »

## « Aux héros hendayais »

Hendaye eut son Monument en 1921. Nous l'avons déjà dit ; mais il n'est point oiseux d'y revenir. Hendaye savait de longue date les horreurs de la guerre et les séquelles épouvantables qu'elle entraîne. Aussi, et cela n'est point en contradiction avec ce qui vient d'être affirmé, elle pouvait se souvenir, sans artifice, tout simplement. Les bombes françaises et espagnoles à deux reprises différentes, rappelons-nous, à vingt années d'intervalle, sous la Convention en 1793 et en 1813, sous le Corse, ravagèrent la cité frontalière, à telle enseigne qu'au beau milieu du XIX<sup>e</sup> siècle elle n'était, encore, qu'un champ de ruines où trouvaient, à peine, à se loger, à subsister quatre cents habitants.

Qui à Hendaye n'a intimement connu et apprécié les terrains du Vieux Fort ? Ces terrains, à une époque, vendus à des particuliers, furent rachetés par la ville en 1887. Le Vieux Fort devint le domaine de tous et l'endroit de prédilection pour les jeux des enfants de la ville et du Bas-Quartier. La ville soucieuse de ses deniers ne pouvait laisser se perdre, se corroder les pierres de l'antique redoute. La construction locale y puisa, en quantité.

Il y avait au Vieux Fort, sur un côté de la route Ville-Plage ; tracée en 1869, viabilisée en 1887 et ouverte vers la mer par la construction du pont de Beltzenia en 1891 ; dans cette partie qui donnait sur la Baie une parcelle où la broussaille rivalisait en intensité avec l'herbe. Pour nous enfants, pour nos parties de cache-cache, c'était la bonne fortune. La haie allait loin vers la ville, jusqu'au magasin Lausanne où commençaient à paraître de rutilantes bicyclettes, des nouveautés alors.



Un beau jour, il fut procédé à un débroussaillage en règle, mais dans un secteur bien déterminé : celui qui donnait sur une villa, en grande partie cachée, qui surplombait Chingudy, la villa d'un colonel que l'on apercevait peu. Il s'appelait Lavaud. Que nous fûmes spirituels pour avoir trouvé le féminin de ce nom et pour nous livrer, à partir de lui, à des interpellations impertinentes. Nos manifestations d'insolence verbale très condamnable s'adressaient à Madame « La v... che », une personne très suffisante, très petite bourgeoise, que nous n'aimions guère, l'estimant trop distante et d'abord très sévère. Était-ce une raison, pour claironner « Mme la va...e.... Madame la Vache ! »

Se trouvait-elle –notre tête de turc ou de turque- atteinte de surdité ; sa résidence était-elle un bunker insonorisé, toujours est-il que jamais notre goujaterie n'arriva à ses fins, faire sortir Madame la colonelle et nous gausser de ses malédictions. Nous nous lasâmes les premiers. Et puis, avec la mise à découvert qui survint, il n'était point facile de jouer aux courageux anonymes dissimulés.

Tout fut aplani en moins de rien. On ne laissa en place que les arbres qui avaient eu la bonne fortune de pousser, sur le haut de la pente riveraine.

Je ne sus jamais qui apporta –et quand- d'énormes blocs de pierres rouges ; des dolmens tombés là, peut-être par inadvertance. Des ouvriers, inconnus de nous, se présentèrent sur le chantier. Ils venaient pour le Monument nous assurait-on. Le Monument, mot un peu ésotérique pour nous et en tout cas tout nouveau. Enfin, passe pour le Monument. Nous verrons bien. Les ouvriers étaient des tailleurs de pierre. Cela, aussi, nous l'apprîmes rapidement. Notre passe-temps, lorsque nos jeux nous laissaient quelque latitude ou que notre curiosité nous tenaillait trop fort ; fut de regarder ces artisans au travail, confrontés avec cette pierre étrange par la couleur, venue de la Rhune à ce que l'on disait. Encore une nouveauté pour nous. La Rhune ? Où était-elle ? Pourtant pas très loin. Cette montagne, sans prétention, nous pouvions l'apercevoir à l'est d'Hendaye et ce du Vieux Fort, même.

Mais est-ce l'originalité du nom ; est-ce le fait qu'aux environs de 1920, on ne s'éloignait pas trop du bercail, surtout par la route ; toujours est-il que cette Rhune nous semblait une contrée lointaine, difficilement accessible et d'autant plus énigmatique qu'elle fournissait cette pierre qui semblait peinte et qui différait des cailloux gris auxquels nous avions, ordinairement, à faire. Alors commença, à longueur de journée, un constant martèlement, après la réduction à des dimensions moins importantes des blocs sciés comme s'il s'était agi de morceaux de bois. Burin à la main gauche, lourd marteau à la droite, l'ouvrier que cernait, vite, un brouillard de poussière rouge, enlevait petit à petit, des lambeaux de roc. Travail pénible, nécessitant une force physique que nous admirions. La sueur perlait sur des fronts de peaux-rouges.

Pantalons et chemises se fardaient de sang et de feu cependant que des plaques humides paraissaient sous les aisselles. Qu'il fasse chaud, qu'il fasse frais, nous les trouvions, toujours, à pied d'œuvre et cela, tant que le jour durait ; la loi de huit heures n'étant pas une force pour eux. Ils chantaient, bien souvent. La rengaine à la mode ; la Madelon en bonne place ; plutôt que du « bel canto ». Ils causaient sans se soucier des indiscrets à l'affût. Ils plaisantaient entre eux. Comme ils étaient des gens d'ailleurs, pour nous, des étrangers, nous ne pouvions en général suivre leurs propos, savoir qui était un tel ou un tel, ni situer exactement le lien de leurs narrations. Pas à Hendaye, de toute évidence. Il me paraissait que j'avais entendu ces noms : Bidache, Guiche... quand j'allais dans les confins des Landes et des Basses-Pyrénées, avec mes parents.

Ils disparurent aussi soudainement qu'ils étaient venus. D'autres artisans les remplacèrent et s'emparèrent des cubes et des parallélépipèdes façonnés par leurs devanciers. Des maçons, c'était des maçons. Et un mur monta... juste en bordure du ravin qui descend vers la Bidassoa. Mais un mur qui, graduellement, prit une drôle de tournure puisque aux deux ailes il s'arrondit. La paroi, en quelque sorte, d'une tour ou d'une énorme citerne que l'on aurait coupée en deux et dont on aurait conservé une moitié.

L'artiste remplaça le bâtisseur du gros œuvre. Il portait la lavallière. Il était vêtu de façon plus soignée que les poudreux façonneurs et que les maçons trop en contact avec le ciment. Il s'empara du mur. Tout le jour il burinait, entamant la pierre incendiée à petits coups secs. Il la rongea, y traçait des lettres qu'il ne restait plus qu'à dorer.

Tout d'abord un grand bandeau, sur toute la largeur centrale « 1914-1918. Aux Héros Hendayais de la Grande Guerre ». Sur chacun des contrevents latéraux surgirent des noms de bataille. A gauche, Charleroi, Craonne, Verdun, Reims, Artois, Alsace. A droite, la Marne, l'Yser, la Somme, l'Aisne, Orient, Italie. Puis apparurent, lentement, classés par ordre alphabétique, les noms des enfants d'Hendaye, « tombés » à la guerre. Ils occupèrent quatre longues colonnes verticales, sur la grande paroi. Une centaine de

jeunes hommes « sacrifiés » au Moloch moderne. Plus tard, d'autres infortunés (soldats de 39-45 et d'Indochine ; déportés morts dans les camps d'extermination nazies –des Français et quelques étrangers-) seront à leurs côtés sur des panneaux contigus.



Pour le décor du Monument on usa de la moulure très simple, du pseudo bout de chevron, du semblant de harpe. Un socle central, un lourd cube, fut posé sur le plancher de pierre auquel on accède par quatre marches. Sur le socle, on posa un groupe statuaire... une mère tenant son enfant. La mère, assise, porte une espèce de casque -pourquoi avoir choisi une telle coiffure de triste évocation- sous lequel pend un large

bandeau, tombant derrière la nuque, bien bas, en draperie enveloppante. Son visage, maternellement penché, comme pour embrasser, elle a dans sa main droite une couronne – un symbole ?- Un soldat, son fils peut-être, s'appuie contre elle. Elle le supporte, l'entoure de son bras gauche. Le soldat a l'œil clos. Son front est bandé, le casque rejeté en arrière. Deux cartouchières collent à la capote militaire fermée. De lourdes bandes molletières entourent des jambes raidies. Tout chez lui indique la mort et surtout sa surprenante rigidité cadavérique. De sa main gauche, il étire un fusil de guerre avec cette force de préhension que donne le raidissement final. La main droite n'est plus qu'un poing définitivement fermé.

Quoi de plus émouvant que cette tendresse éplorée, que cette expression de désespoir douloureux ! Quoi de plus triste que cette figuration d'une existence fauchée, lamentablement, injustement ! Quelle allégorie que cette dernière caresse d'une mère qui a donné la vie –cette chose sacrée- et l'impossibilité de la ressentir, de la rendre pour un fils qui lui est ravi, à tout jamais : Quel navrant tableau, quelle abomination et surtout quel opprobre pour ceux à qui incombe la responsabilité de l'assassinat !

Pour terminer l'ouvrage on plaça devant lui, comme pour le garantir de la profanation, une lourde chaîne à mailles qui relie cinq pyramides à base carrée. Et tout derrière, deux beaux et vénérables chênes apportent, avec l'hosanna de l'oiseau, l'ombre bienfaisante et, aux beaux jours, la parure de leurs feuilles tendres. Le contraste entre le feuillage abondant à la claire saison, la manifestation de la vie, et le squelette des branches nues, en hiver, quel symbole également, celui-là même du sort de l'humanité... l'existence... et la mort.



Je me souviens, très fidèlement, du jour où l'on procéda à la consécration du Monument aux Morts. J'avais huit ans. Nous étions en 1921. Trois ans que le canon s'était tu. Trois années de comportement différent pour l'ensemble des toyens. Au désespoir, à l'accablement, au renoncement des uns, semblaient s'opposer la tété, le contentement non dissimulé,

d'être revenu chez soi, même handicapé, la joie d'être à nouveau avec celui que l'on savait, menacé et que l'on craignait de ne plus revoir ; des autres. Mais il flottait parfois une certaine mélancolie. On ne se relevait pas si facilement du traumatisme même si l'on avait été épargné. Le coup avait été rude, la marque profonde. Ce n'était pas encore le temps de l'oubli. Ça viendra. « Ils ont des droits sur nous » disait-on, encore, en ce temps-là, en désignant les combattants. Qui s'est souvenu de l'assertion alors que le temps passait et que le drame s'estompait.



Pour la circonstance, sans doute, j'étais un bel ensemble, deux pièces, tricoté. Le pantalon court et la veste étaient l'œuvre de ma mère dont les doigts de fée, extrêmement agiles, faisaient merveille en la matière. Son talent, sa rapidité d'exécution avait d'ailleurs, dépassé les limites de notre foyer puisqu'elle travaillait, également, beaucoup pour l'extérieur. Chaussettes, chandails, vestes étaient ses créations. Du solide, apprécié par maints petits bourgeois de notre entourage.

Les drapeaux flottèrent dès le matin, accrochés, un peu partout, sur le mur flambant neuf. La cérémonie inaugurale eut lieu dans le courant de la matinée. On retrouva tous les acteurs qui accompagnaient les soldats morts et rapatriés. Les enfants des écoles –j'étais du nombre- figuraient en rangs bien ordonnés tout près des marches du Monument.

Un monsieur digne, distingué (la fonction crée la manière), la bedaine sexagénaire prise dans une écharpe à trois couleurs aux bouts de laquelle pendaient deux pompons de fils dorés, l'air dominateur était entouré d'hommes qui paraissaient être du dernier mieux avec lui. Cela se voyait à la façon qu'ils avaient de le serrer de près et de s'en tenir à ses déplacements. Monsieur le Maire et Messieurs les Conseillers... J'appris beaucoup ce jour-là. Derrière eux, à les toucher, les mutilés, les rescapés de la tourmente, les décorés –ceux que nous retrouverons à tous les anniversaires annuels- tous fiers d'être sous l'aile tutélaire des drapeaux tricolores surchargés d'inscriptions, portant sur le régiment ou rappelant un haut fait de guerre, et que dressaient d'anciens combattants dont les mains étaient enveloppées dans des gants d'un blanc impeccable. Les marins de la Base d'Hendaye étaient au rendez-vous, eux aussi, tenue impeccable, arme et baïonnette d'un brillant surprenant. Ils formaient une garde d'honneur de chaque côté de la mère éplorée et du malheureux tué. Face à nous l'Harmonie Municipale. Tout autour, formant une muraille humaine qui nous enfermait, la population hendayaise dans sa quasi-totalité. Peu de foyers qui ne se trouvaient à la cérémonie. Les absences ne pouvaient être motivées que par la maladie, l'âge, ou la trop grande affliction. Beaucoup étaient venus avec ferveur. Certains, en curieux, peut-être des camarades des morts dans le fond d'eux-mêmes, satisfaits de voir leur famille peu ou pas éprouvée. Mais dans le lot, c'est évident, des « embusqués » encore sous le coup d'une prudente retenue et qui attendront un peu plus pour sortir de leur réserve, jurer haut et ferme de leur fibre patriotique et même donner des leçons.

Un clairon sonna soudain. Tout d'abord des notes courtes, claires qui s'allongeaient, se prolongeaient, hésitant à en finir et ne le faisant qu'en pleurs. Le silence absolu pesa sur la foule. A ce moment il se serait avéré maladroit de douter des sentiments de piété de l'assistance. Et pourtant, pour certains !!! « Présentez armes ! » avait

crié celui qui paraissait commander le piquet d'honneur. On entendit un sec cliquetis, on devina un frôlement léger, on assista à la prise de position rigide des exécutants, tenant le bas de la crosse de leur fusil dans la main droite, l'arme bien verticale, cependant qu'ils appuyaient leur gauche ouverte, paume vers le sol, contre la grenadière.

Deux hommes s'avancèrent vers le Monument, en gravirent les marches. L'un d'eux lut les noms inscrits sur la paroi rouge. Après l'appel de chacun d'eux son compagnon ajoutait, uniformément, sans se lasser « mort pour la France ! » sur un ton où surtout se manifestait la triste acceptation d'une fatalité inéluctable.

Monsieur le Maire sortit un papier de sa poche... et nous fit un petit brin de lecture, avec conviction me sembla-t-il, avec application mais aussi avec un tantinet d'affectation. Je ne compris pas grand-chose au message du bourgmestre. Il y fut beaucoup parlé de lieux inconnus. J'aurais d'ailleurs pu si je n'avais pas été un sot les cerner de plus près puisqu'ils figuraient, en bonne place, sur le Monument auprès duquel je me trouvais. Je ne prêtai pas une attention extrême aux considérations, aux déductions, aux jugements du premier magistrat. Cela passait, évidemment, au-dessus de la tête d'un enfant né en 1913. On n'aurait pas entendu voler une mouche, du moins dans les premiers rangs. Gageons qu'il y eut loin de l'autel des chuchotements, des apartés feutrés de bavards impénitents.

Les grands de l'école y allèrent de leur contribution avec un chant dont les paroles m'échappèrent. J'étais, je me souviens très bien, très fier d'être à côté des choristes. J'étais des leurs bien que placé en situation inférieure et non participante. Un figurant muet, quoi ! L'Harmonie ne manqua pas sa Marseillaise, ce plat indispensable à toutes les manifestations de grand attachement à la mère-patrie.

Des ordres secs furent donnés aux marins. Nous en reçûmes également. Comme eux nous nous disposâmes à regagner nos bases. Eux, leur bateau. Nous, notre école. La population se dispersa, aussi. Il était plus de midi et l'appétit n'avait pas été perturbé par le sérieux de la cérémonie. Seuls demeurèrent les drapeaux, les gerbes qui avaient été déposées en prologue à l'inauguration et qui abondaient tout autour de la stèle au point de l'envahir et de recouvrir une partie de la maman douloureuse et de son infortuné fils.

Je revins au Vieux Fort, au Monument –comme il fut dit depuis ce jour mémorable– l'après-midi. J'y retrouvai quelques camarades comme moi encore sous le coup de la cérémonie de la matinée. Ma mère m'accompagnait et retrouva elle aussi ses connaissances ce qui me donna libre champ pour jouer et ainsi me libérer des émotions de « l'avant-déjeuner ».

Mais, en la circonstance, il fut un avisé qui ne perdit point son temps. Un photographe –je ne me souviens plus s'il s'agissait du père Veil- se tint à l'affût, aux abords du Monument. Il prenait les curieux, nombreux en cette demi-journée favorisée par un temps très clair. Je fis partie d'un groupe qui consentit à se laisser photographier. Nous avons conservé le document. Il est patent, à voir les gens poser, qu'ils ne furent pas le moins du monde réfractaires à l'opération. Presque tous ont disparu aujourd'hui et certains depuis fort longtemps. Je m'y retrouve en compagnie d'un vieux camarade, d'un « la classe » Battite <sup>(2)</sup>! lorsque l'envie me prend de consulter l'album-souvenirs.

---

<sup>2</sup> Pour parler comme « au pays » il faut mouiller les t (le simple et le double)



Mais, pourquoi diable alors que mon compagnon s'en tient à une attitude normale ai-je été pris soudain par la tentation de faire angle avec mon corps ? J'avance, étrangement, en effet la partie supérieure de mon individu qui se détache ainsi de façon très nette. Mouvement de culture physique ?

Manifestement de curiosité pour « voir sortir le petit oiseau » ? En cette époque de balbutiements de la technique on affirmait aux enfants pour les faire tenir tranquilles quand on les photographiait qu'un « oiseau » sortait de l'objectif mais qu'il fallait bien regarder pour le saisir de visu car son essor était ultra-rapide. S'agissait-il tout simplement de mettre en évidence le superbe deux-pièces que j'étais et dont j'étais on ne peut plus fier ? Ne cherchons pas. Ceci est sans importance.

Nous rentrâmes. La soirée semblait se prolonger plus qu'à l'ordinaire. Etait-ce pour ne point rompre avec des heures qui n'avaient rien de l'habituel train-train ?